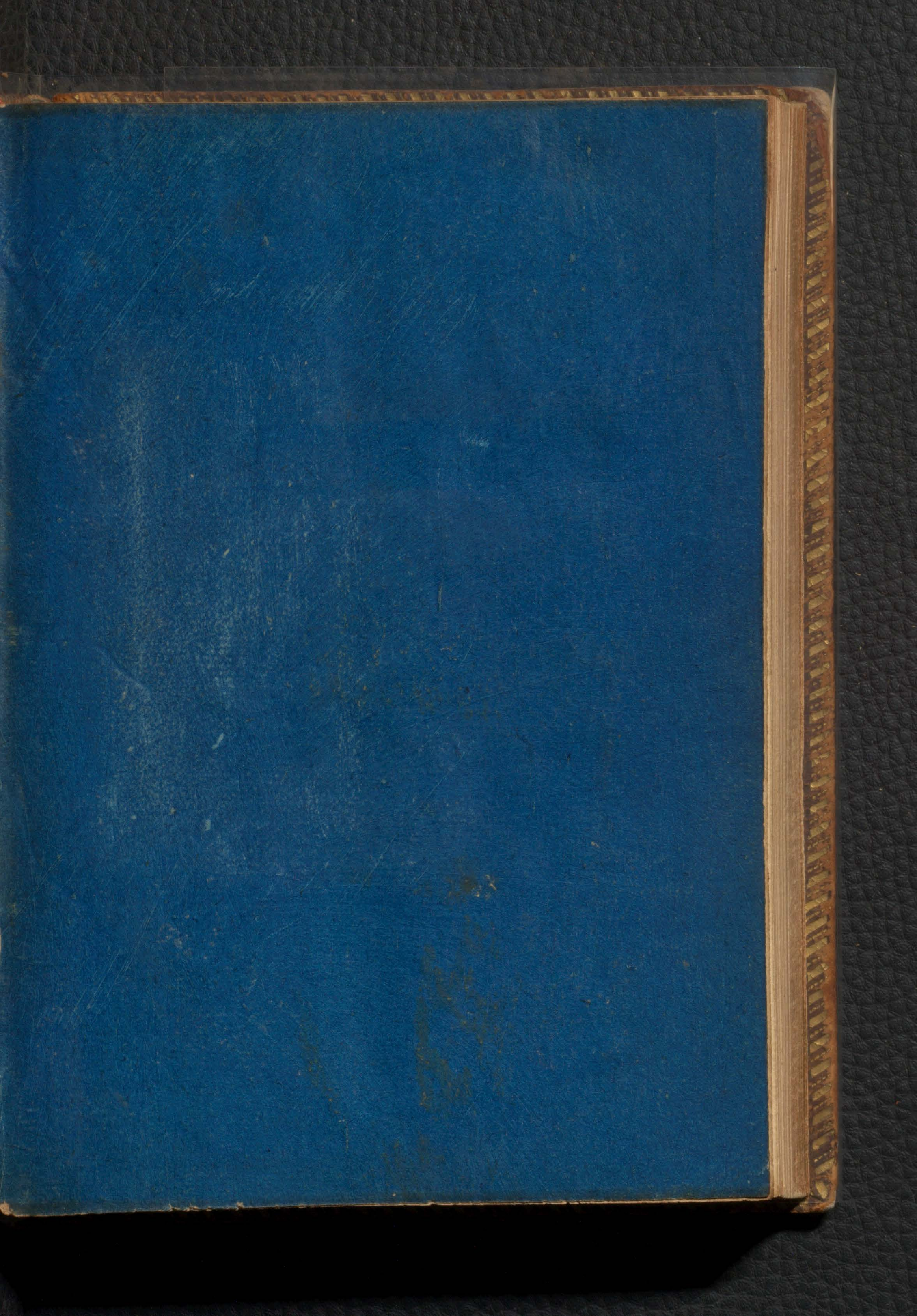



EXITUS ACTA PROBAT
George Washington



Chauvin

Ode Anacréontique.

Je ne connoissois ni l'Empire
Ni les droits du Fils de Cypris,
Et le Dieu par qui l'on Soupire
Etoit l'objet de mes mépris.

Vains monumens de sa victoire,
Disois-je alors, tous ses Autels
De la Foiblesse des mortels
Ne Sont que l'ouvrage et l'histoire.

Avec adresse un trait lancé
Par un enfant est-il à craindre?
Au cœur du Sage il peut atteindre,
A Ses pieds il tombe émoussé.

Amour, j'ignorois ta puissance.

Falloit-il braver ton courroux?
Par ses bienfaits ou sa vengeance
On doit connoître un Dieu jaloux

Quelle beauté s'offre à ma vuë?
D'Adonis sous ces traits vainqueurs
La Déesse même des coeurs
Eut voulu sans doute être vuë!

Mais sous les mêmes traits moins beau
Quel Enfant au souris perfide
Pour guider cet objet timide,
A ses yeux allume un flambeau.

C'est.... quel autre Dieu pourroit-ce être?
Quoi donc? je le vois disparoître,
Nouveau Vertume, cet Enfant

Change de Forme à châque instant.

Il anime et pare la belle,
Jaloux de Ses divers attraits,
Il Se transforme en tous Ses traits,
Et je ne le vois plus qu'en elle.

Il est le Feu de Ses beaux yeux,
Et ce doux regard qui dans l'ame
Porte une vive et tendre Flame
Je le reconnois encor mieux.

Il vit Sur Sa bouche charmante,
Il en est l'aimable Souris,
Et Sur Son teint, rose naissante,
Il mêle et ranime les Lys.



Il devient l'air qu'elle respire,
Et par un plus heureux destin
Il imprime, amoureux Zephire,
Cent brulans baisers sur son sein.

Mais sous chaque forme diverse
Dont il s'embellit tour à tour;
Cet enfant lance un trait, me perce;
Ah! m'écriai-je, c'est l'amour?

Quoi tu punis ainsi l'offense;?
Amour; qu'on gagne à t'outrager;
Si rendre heureux, c'est te vanger
Quelle est donc ta reconnoissance?

Et vous pour qui du Dieu des Dieux,

Je Subis, j'adore l'Empire,
Qu'il vous porte, aimable Themire
L'hommage de mes premiers feux.

Ah! Themire, ame de ma vie....
Quoi! Sur les ailes des Zephirs
Vous fuyez, vous m'étes ravie?....
Ecoutez du moins mes Soupirs!

Themire.... en vain je la rapelle,
L'Amour l'arrache à mon ardeur;
Je ne la vois plus, et Sans elle
Il vient Se fixer dans mon coeur.



Dieu cruel, ton pouvoir barbare
De moi même ainsi me Sépare?....
Sors d'un coeur que tu viens trahir;

Il doit il ose te haïr.

Que dis-je? helas! le puis-je encore?
Loin de moi transports indiscrets,
Du charmant objet que j'adore
Le perfide a pris tous les traits.

Je l'implore, plus il se venge,
Et l'amour sensible et jaloux
Par un cher et funeste échange
Signale à jamais son courroux.

Chez moi sous vos traits il soupire,
Il tient la place de mon coeur;
Il vous la donné, mais Themire
Il en a conservé l'ardeur.

Eut-il moins vengé son injure?
Connoîtrois-je moins tous ses droits?
Si d'un même trait sa main sure
Eut blessé deux coeurs à la fois.

Themire, je sens sa vengeance,
Il n'auroit plus rien à prouver;
Et je cheriroit sa puissance
S'il vous la faisoit éprouver

Du pouvoir de féerie, helas! que peut on faire
Je n'ai pour être heureux que deux voeux à former;
Themire de mon coeur tiendroit le don d'aimer
Et d'elle je voudrois tenir le don de plaire.

Fin.

À Madame De Semonville.

Dans la paisible jouissance

De vos chéres distractions
Un profane peut-il troubler vôtre Silence
Et dérober vôtre ame aux Sistémes profonds
Qu'elle achéve ou qu'elle commence?
Lettre, d'où viens tu? quoi, qu'est ce, quelle est donc cette écriture, dites vous en ce moment, Madame, vous allez le deviner. Si vous voulez bien vous Souvenir qu'il avoit été prédit cet Eté, qu'à la St. Martin on écriroit de la Thébaïde picarde aux deserts du Maine, il n'a point tenu à mon impatience que l'oracle n'ait menti pour le tems, et qu'on ne Soit venu vous rendre visite dés le mois passé; j'ai Sait tout ce que j'ai pû à Chaulny pour engager un intendangre et un Bougeangingre à Se joindre à moi et à

vous écrire ensemble un Chapitre de la Suite de Barbes; je dois leur rendre justice et dire à leur honneur que tous deux ne demandoient pas mieux, mais il est arrivé à ce projet ce qui arrive assez communement à ceux dont plusieurs gens se chargent à la fois; tous les matins nous promettions tous trois de commencer la lettre; tous trois nous nous reposions l'un sur l'autre pendant le jour; et chaque soir il ne se trouvoit rien de fait; l'un vouloit de la prose, l'autre des vers, le troisiéme ni vers ni prose ou tous les deux ensemble; l'un prétendoit vous prêcher sur la singularité, l'autre vous faire la guerre sur ces bonnes grosses-

distractions où l'on frape trois fois du couteau sur la table, je m'oposois aux deux, je disois au premier pour justifier cette singularité prétenduë par un exemple, dont je conserve une bien vive image,

Plaire sans y songer; n'être point minaudiére,
Gagner tout sen prétendre à rien,
Soutenir sans ponpons le plus long entretien,
Ni bégeule ni grimaciére,
Ni méchante ni tracassiere;
Je le demande, en ce tems ci
N'est-ce point être singuliére?
Qu'il est heureux de l'être ainsi!

Pour le second s'il avoit suivi son projet, le mien étoit d'accompagner son sermon de cette réponse.

Vous qu'on critique et qu'on adore,
Vous, en qui j'aime mieux encore
Les défauts, que nous vous voyons,
Que ces tristes perfections
Que la pédanterie honore
De tant de magnifiques noms;
Gardez cet heureux caractére,
Qu'on le prêche sans le changer;
Et si vous voulez toûjours plaire
Gardez vous de vous corriger;
Vous êtes, dit-on, trop distraite,
Sans cesse une image secrette
Vous enleve aux objets présents,
Vous partez laissant là les gens,
Et quand vous seriez en visite
Chez le Grand Vicaire de Dieu,
Vôtre esprit revenant au gite,

Partiroit sans lui dire adieu;
Mais quoi! ce qui nous environne
Si l'on veut bien tout discuter
Vaut-il la peine qu'on se donne,
Pour le voir ou pour l'écouter!
Trop heureux l'esprit qui s'envole
Du milieu d'un cercle frivole
Dans l'asile écarté de ses réflexions
D'ailleurs pendant le cours de ces distractions
Que l'on vous reproche et que j'aime,
Sans doute absorbée en secret
Vous réfléchissez sur vous même
Et vous perdriez trop à changer de sujet.

Vous voyez, Madame, que rien n'est perdu dans ce monde; je vous dis aujour=d'hui tout ce qui se devoit dire il y a—

trois Semaines; il fut tant perdu de tems dans nôtre Conseil à déliberer que rien ne fut conclu, et tant à dire que rien ne fut écrit; je chargeai d'imprécations le Pere Bougeant quand il partit de Chaulnes, je rompis ma Societé d'Epitres avec Mr. Channelier et je les laisse tous deux punis puisque je vous écris Seul. Si je ne craignois de vous parler la langue des Barbes et de vous renouveller les ennuieux propos des matinées de la Fontaine, je vous demanderois des nouvelles de vos Eaux, mais de tout Forges, il ne faut se souvenir que des Soirées, tout le reste n'a pas existé. Je serois bien heureux si par hazard vous aviez actuellement Mr. D'Espersennes, et que vous

voulussiez bien lui chanter trois Fois,
que toi que lui que vous et moi &c.a
et recommander quatre ou cinq Fois à
son Souvenir quelqu'un qui en est
extrêmement jaloux; mais j'ai bien
peur que ma Lettre ne le trouve point.
Helas! cher Espersangre de mon ame,
où etes vous donc en ce moment? En quel
barbare climat le barbare amour
trouve t'il un barbare plaisir à la
peine de vôtre barbe? Soupirez vous,
gémissez-vous, mourez vous dans l'hor=
reur des tristes préferences que vous
voyez prodiguer si yuaiment à la
triste barbe noire. Le regne du
prétexte est-il fini pour vôtre malheur;
le masque de la véritable est-il enfin

levé, rien pouvez-vous plus douter, et le petit Sultanin du Trio vous a til chanté en Fausset aigre, dissimulez vôtre peine et respectez mes plaisirs.

Mille pardons, Madame, de toutes ces Folies, il faut laisser la place à la respectable gravité de quelques Dames du Maine qu'on vient peut être de vous annoncer; je crains de troubler l'attention profonde et Soutenuë que vous allez avoir pendant leur longue visite, et quoique très Faché de vous quitter; je me retire. J'ai l'honneur d'être avec tous les Sentimens de l'estime et du respect. Madame. Vôtre très humble et très obeissant Serviteur Signé Gressez.

Je me flatte, Madame, que vous voudrez bien m'aprendre si les Lettres d'Amiens vont dans le Maine.

à Amiens ce 12 Novembre 1741.

Par Mr. Gresset à Madame
De Semonville.

Pour le Temple de Thorigni
Asile pour nous plus chéri
Qu'aux vrais Musulmans n'est La Méque,
Nous avions juré que jeudi
Nous partirions de Mont L'Evêque,
Et cependant du Samedi
Nous avions vû naître l'aurore
Sans que nous puissions dire encore
Ni quel jour; ni comment, ni si
Nous partirions enfin d'ici:
Vous, pour qui je romps un silence

Qui fut forcé jusqu'à ce jour
Faute d'encre ou de diligence,
Vous vous trompez, si pour dispense
Du vain Serment d'un prompt retour;
Vous imaginez qu'on n'avance
Que la beauté de ce Séjour;
Le printems, les eaux, la prairie,
L'ombrage antique de ces Pins,
Les fleurs, le nectar; l'ambroisie,
La bonne crême et les lapins;
Tout cela. seroit peu de chose
Dans les mains d'un maître hébété,
De plus d'un Midas encrouté
Qui ne s'amuse, ni ne cause,
Et si dans un pareil tombeau
Le hasard eut pû nous conduire,
Nous planterions là sans rien dire

Le Chatelain dans son château,
Mais par les graces et l'aisance
D'un esprit né pour être heureux,
Fait pour cette aimable alliance
Du ton plaisant et sérieux,
Et pour toute la confiance
D'un commerce délicieux,
L'heureux souverain de ces lieux
En embellit la jouïssance,
Nous y tient enchantés tous deux,
Et se charge de la dispense:
Malgré le détestable tems
Que nous soufle le vent de l'Ourse,
Malgré ces brouillard desolants
Qui nous font croire à tous moments
Phébus égaré dans sa course,
Nous avons ici le printems.

Exempts de regrets pour la Ville,
Nuls desirs en ce libre asile
Ne nous resteroient à former
Si quelqu'un qu'on voudroit nommer,
Qui Sçait penser, gronder et plaire,
Venoit disputer et charmer
Dans ce bocage Solitaire
Où l'on ne S'accorderoit guère
Qu'à la contredire et l'aimer
Et qu'à l'empêcher de Se taire.

Fin.

Mr. Gresset à Mr. l'Abbé Chauvelin.

Malgré l'étoile infortunée
Qui conduit au hasard, Sur le Fleuve du tems
Ma barque Solitaire, érante, abandonnée
J'ai par tout vû briller quelques heureux intérêts
Et l'hire de ma destinée

N'est quelquefois paré des roses du printems

Mais jamais aucune journée

Illustre et cher ami, n'a tant charmé mes Sens

Ni dans mon desert plus de Fleurs et d'encens

Que ce jour où j'apprends qu'une main Souveraine

Sensible au Salut de vos jours

Pour en raffermir l'heureux cours

Sous un Ciel plus doux vous ramene

Vous étiez éloigné, languissant affoibli

Je Souffrois tous vos maux tremblant enseveli

Dans la douleur profonde, et les plus noirs présages:

L'amitié gemissoit dans les antres Sauvages

Où mon Sort me condamne aux ombres de l'oubli,

Vous habitez enfin de plus heureux rivages

Mon ame échape au deuil, aux funebres images

Et mon desert est embeli

Quand le plus grand des Rois jette un regard de pere

Sur nos maux que nous déplorions
Ce bienfait me présage une faveur plus chere
L'esperance à mes yeux ranimant la lumière
Develope tous les rayons.
L'auguste bienfaisance est le vrai caractère
Du héros que nous adorons.
Renaissés! derobés votre ame lumineuse
Aux voiles redoublés de l'ennui destructeur:
A pas lents, mais trop surs, sa force impérieuse
Anéantit notre être et flétrissant le coeur
O toi le premier bien, toi l'ame de la vie
Toi sans qui nul bonheur, nul rang digne d'envie
Par la fragile humanité
Reviens, entends ma voix, divinité chérie
Heureuse et brillante santé!
Descends, fixe toi sur l'asile
Qu'habite le mortel qui te nomment mes voeux,

Ecarte loin de lui les vents tumultueux
Rapelle le Zéphir tranquile
Le Someil de la paix et les Songes heureux!
Que tes Nimphes, Io, Nais, et Galatée
De son Sang ranimé, réparant les canaux.
Des Flots de leur veine argentée
En renouvellent les ruisseaux!
Pars, épure l'air qu'il respire
Eclaircis l'horison trop longtems orageux;
Dans toute leur fraicheur fais briller à ses yeux
L'aube, le verd naissant, les fleurs de ton Empire!
Parmi l'oubli des Soins, les loisirs et les jeux
Remets entre ses mains cette éclatante lyre
Dont les Sons autrefois m'élevoient jusqu'aux Cieux
Rends lui la jeunesse des Dieux
Et surtout la gayeté que ta présence inspire
Cette gayeté naïve, et le Sage délire.

Qui prolonge la vie et fait les vrais heureux!

C'en est fait le Ciel s'interesse
A des voeux purs, formés par la seule tendresse
Dans la verité des deserts
Déja le char brillant de la jeune Déesse
Parfume et rafraichit les airs:
Je le vois cher ami, de roses couronnée
Bannir le sombre ennui, la crainte, la douleur
Et recouvrir de fleurs la trame fortunée
De vos jours et de mon bonheur

Fin.

Ode De Lamotte en 1711.

Fatigué des chants héroique
J'avois obtenu d'Apollon
Pour des airs tendres et bachiques
Le lut badin d'Anacréon.



Pour me délasser de mes veilles
J'osois célébrer au hazard
Tantôt le fruit joyeux des treilles
Tantôt le prix d'un doux regard.

Faux déserteur de la sagesse
Je tirois des sons si charmans
Qu'on m'eut cru dans la double ivresse
Et des buveurs et des amans.

Mais avec l'amour en colére
A mes regards s'offrit Baccus
Nous voulons un tribut sincére
Aime et bois, ou ne chante plus.

Cesse dans tes faux badinages
De faire briller nos appas

Tes chants pour nous sont des outrages
Dès que ton cœur ne les sens pas.

Ils m'arachent à ces paroles
Le lut qu'ils croyent profané
Baccus fuit, Amour tu t'envoles
Ils m'ont tous deux abandonné

Adieu lut, qu'à force de feindre
Mon cœur trouvoit déja trop doux
Qui ne veut rien tenter doit craindre
De badiner même avec vous.

Fin.

Réponse aux vers de Mr.
Gresset sur les tableaux
exposés à l'Accademie
Royale de Peinture au

mois de Septembre mil Sept

Cent trente Sept.

Digne éleve de Polimnie,
Gresset, dont le rare genie
Anime les doctes accents,
Quelle Divinité cruelle
Nous prive aujourdhui de tes chants?
En vain Pégase de son aile
T'offre le Secours généreux
Avare des talens heureux
Que t'a prodigué le permesse
Tu n'encenses que la molesse.
Elle captive tes esprits;
Tes Fers lui Servent de trophées,
Tandis que les neuf chastes Fées,
Qui président à tes écrits
Ne reçoivent que des mépris.

À quelle erreur ton coeur se livre!
Esclave d'un fatal loisir;
Exemt de crainte et de desir;
Pour les arts tu cesses de vivre.
Quels nombreux et rares tresors
Tu dérobes à ta patrie!
Le goût s'envole et fuit nos bords
Depuis que ta lire cherie
Laisse sommeiller ses accords.
En vain tu fais l'apologie
De ta riante létargie,
Ton coeur loin de la vérité
Du plaisir n'embrasse que l'ombre:
Crois moi, quitte le manoir sombre
De la perfide oisiveté
Qui captive ta liberté,
Cours, vole et suis ta renommée,

Elle offre un assez vaste champ,
Déja par tout elle est Semée,
Est-il d'éguillon plus piquant?
C'est dans cette illustre carriere
Et des plaisirs, et des honneurs,
Qu'on trouve cette joye entière
Qui Seule peut remplir les coeurs.
Et Si, (je l'aprends de toi même,
Gresset,) le Dieu de l'agrément
Doit presque tout au Sentiment,
Je place le bonheur Suprême
Dans les nobles jeux de l'esprit.
Tu peux dans ta Facile veine,
De la gloire contemporaine
Chaque jour recueillir le Fruit.
Mais Si tu veux, loin du permesse,
Fidéle à ta chere paresse,

Couler paisiblement tes jours,
Et dans les jardins de cythere,
Sur les traces de ta bergere
Guider les jeux et les amours;
Il faudra du moins pour lui plaire,
Qu'une danse vive et légére,
Soit l'heureux fruit de tes accords.
Nouvel Amphion sur nos bords,
Que les premiers sons de ta lire
Elévent de superbes murs;
Qu'à ta suite, en foule, elle attire
Les ours, les rochers les plus durs,
Comme autrefois celle d'Orphée.
Oui, Gresset, tels sont tes destins;
Né pour enchanter les humains,
Sors d'entre les bras de morphée,
Ne prodigue plus ton encens

Aux Dieux, destructeurs des talens;
Il faut abandonner leur temple.
Esprit qu'on ne peut trop gouter;
Sois le désespoir et l'exemple
De tout Auteur qui te contemple,
Et fais gloire de t'exalter.
Ne vante plus de ta paresse
L'ingrat l'insipide plaisir;
C'est une séduisante yvresse
Qui nous empêche de jouïr.
Ce n'est pas ainsi qu'Epicure,
Et ton cher maître Anacréon
Amans de la belle nature
Mettoient à profit sa leçon.
Elèves de l'expérience,
Et connoisseurs en volupté
Dans une douce jouissance

Ils plaçoient la Félicité,
Peu jaloux des choses Futures,
Le passé pour eux n'étoit rien;
Le présent étoit leur Seul bien:
Ils t'ont Frayé des routes Sûres,
Leur Succès Sera ton Soutient.
La volupté Sensible et pure
Consiste aux choix de nos travaux;
Le travail devient un repos.
Marche Sur les pas de Voiture,
Des Lafares et des Chaulieux.
Les derniers traits de ta peinture
M'ont Frapé l'esprit et les yeux
Il me Semble voir dans leur louvre
Les Dieux des vers et des beaux arts;
De leurs trésors que je découvre
Je n'assouvis point mes regards:

Que j'aime à voir de Crébillon
L'éloge ébauché par ta lyre!
C'est Calliope qui t'inspire
Pour nôtre Virgile nouveau,
Il faut le chanter, ou se taire;
Et qui sait respecter Rousseau,
Saura rendre hommage à Voltaire.
Si les objets trop sérieux
Fatiguent ton pinceau volage,
Peins-nous sans voile, sans nuage;
Les fêtes, les exploits joyeux
Des héros du galant rivage;
Plante un myrthe semé des fleurs
Sur la route de la bergére;
Chante l'amour et ses faveurs.
Non, sois discret si tu veux plaire.
Quitte les rives de cythere,

Mais parmi tant de beaux ouvrages,
Que vois-je? quel pinceau divin
Est venu tracer ces images
D'un goût naïf, et noble, et fin?
Les jeux innocens de l'enfance,
Sont les jeux d'une habile main.
La vivacité, l'élégance
Varie, anime les objets,
Elle annoblit tous les Sujets.
À ce trait on doit reconnoître.
L'élève du goût, un grand maître,
Le peintre du rire badin,
Et l'ame des graces, Chardin.
Souffre que ma muse offencée
De ton Silence Sur un nom
Cheri d'Apelle et d'Apollon,
Le retrace dans ta pensée.

Et prends ton essor vers les Cieux
Que ta riche et docile rime
Du badin s'éleve au Sublime,
Que des traits dont tu peins les Dieux
Elle présente à nos neveux,
Un Ministre grand dans la guerre,
Et plus grand encore dans la paix,
Qui né pour étonner la terre,
Et rendre heureux tous les François,
De son vivant voit sa mémoire
Croître se répandre en tout lieu;
Le Solide éclat de sa gloire
A presque éclipsé Richelieu.
Quel plus noble emploi pour ta muse?
Gresset, sois l'écueil des censeurs;
Ta paresse n'a plus d'excuse,
Ecris et charme tes lecteurs.

Fin.

Réponse de Mad.^e de Simonville à Mad.^e D'Arconville qui lui avoit envoyé des vers sous le nom d'un Amant.

Vous voulez me dépaïser;
Je vous reconnois, belle muse,
Ce n'est point ainsi qu'on m'abuse,
Il falloit mieux vous déguiser.

Mon cœur ne pouvoit s'y méprendre,
Vous prenez le ton d'un Amant,
Je n'en ai point assurément,
Et bientôt j'ai cru vous entendre.

Faire l'Amante, ou bien l'Amant,
C'est pour vous un pur badinage,
Et vous savez parfaitement

Mulieris bonæ beatus vir! numerus
enim annorum illius duplex.

„Heureux l'époux cheri d'une épouse adorée,
„Nous dit par l'esprit Saint la Sagesse inspirée,
„Dans un autre lui même, amie de ses beaux jours,
„Le plaisir seul les file, il en double le cours.
Dans cette verité ma créance orthodoxe
N'avoit vû jusqu'ici qu'un brillant paradoxe,
Je cherchois cet Epoux qui devoit le prouver;
Je voulois un exemple et j'ai sçû le trouver:
Heureux et tendre Epoux d'une Epouse qui t'aime,
Ô toi pour qui du Ciel la puissance Supreme
Rassemblant tous ses dons se plut à la former;
Avide de te plaire, heureuse de t'aimer;
De Thémire et de toi le Sage a fait l'histoire,
Tu trouves, tu lui rends dans le plus doux lieu
Cette félicité que je ne pouvois croire,

Toute Sorte de personnage.

Mais si vous vouliez m'atraper
Par l'aveu de vôtre tendresse,
Vous eussiez dû pour me tromper
Ne pas m'accuser de Foiblesse.

Le piege que m'avez tendu
Etoit trop grossier pour m'y prendre.
Mon coeur, j'en conviens est fort tendre,
Mais jamais il ne s'est rendu.....

Je ne sais par quelle méprise
De rimer j'ai fait la sotise.
Je sens s'épuiser mon cerveau
Et ma raison, qui dit tout beau.

Fin.

Tandis que tous les arts aimés et soutenus
Embellissoient l'Etat que sa main sçû défendre,
Tandis qu'il renversoit les portes de la Flandre
Pour fermer à jamais les portes de Janus;
Les peuples de Nevers, en ces jours de victoire,
Ont voulu signaler leur bonheur et sa gloire.
Etalez à jamais augustes monumens
Le zele et la vertu de ceux qui vous fondérent,
Instruisez l'avenir; soyez vainqueurs du tems,
ainsi que le grand nom, dont leurs mains vous ornerent.

Fin.

Par Mr. De Voltaire historiographe du Roi.

Songe.

Je rêvois l'autre nuit, qu'en un lieu solitaire,
Heureux asile du mistere,

Je n'en veux pour garant que ton cœur et le Sien.

Fin.

+ 532

Inscriptions de la porte de Paris à Nevers construite en 1746.

Dans la Frize de la face en dehors de la Ville

Au grand homme modeste, au plus doux des vainqueurs
Au Pere de l'Etat, au Maître de nos cœurs.

Dans la Frize de la face du côté de la Ville.

Dans ce grand monument, qu'éleva l'abondance
Reconnoissez Nevers, et jugez de la France.

Sous la porte au côté gauche en entrant dans la ville.

Dans ces tems fortunés de gloire et de puissance,
Où Louïs répandant les bienfaits et l'effroi,
Triomphoit des Anglois aux champs de Fontenoi
Et faisoit avec lui triompher la clemence:

En m'éveillant dissipa mon erreur
Que j'en ressentis de douleur!
Ô reveil importun, qui causa ma tristesse,
Pourquoi me tiras-tu de la plus douce ivresse?
Je conjurai la nuit de hâter son retour:
Déesse, lui disois-je, aux Amans favorable,
Toi, que je trouve helas! plus belle que le jour.
Ah! rends moi ce Songe agréable,
Qui combla tous mes voeux en trompant mon amour:
C'est dans ton ombre désirable,
Que l'on goute la volupté.
Là qu'une illusion aimable
Nous tient lieu de la verité.

Fin.

Julie à Céladon.

Epitre.

J'ai reçû cet écrit si longtems désiré,

Retraite propre à tromper les jaloux,
Je vous voyois à mes genoux.
Vous m'y juriez, Damon, une ardeur éternelle;
Vos Sermens mêlés de Soupirs
M'annonçoient un Amant Fidele,
Et malgré moi, mon coeur aprouvoit vos désirs.
Je repoussois en vain vôtre main trop pressante,
J'évitois tour à tour, et cherchois le danger;
Je croyois pour me dégager
Du péril que couroit ma vertu chancelante,
Faire hélas! mille efforts et je n'en faisois pas.
Dorine en combattant se trouva dans vos bras.
Dieux! quelle émotion à mon coeur inconnue
Répandit par torrent le plaisir dans mes Sens!
Mon ame en est encore émue.
Mais ma Félicité dura peu de momens.
Du jour la lumiére imprévue

Je l'ai relu vingt fois, et mon cœur rassuré
Voudroit en ce moment dans l'ardeur qui le presse
Vous tracer à son tour l'excés de sa tendresse.
L'amour a suspendu l'usage de mes sens;
Ma bouche foiblement rendroit ce que je sens.
Quand on aime il est doux, sans doute de le dire,
Mais nous goûtons encore un plaisir à l'écrire.
Ainsi puissent ces traits que ma main va former;
Peindre ce que ma voix ne peut vous exprimer.
Oui, mon cher Céladon, jugez de mon ivresse
Je voudrois aujourd'hui vous prouver ma foiblesse.
Je devrois en rougir... mais malgré moi mon cœur
Pour vous en ce moment désarme ma rigueur.
Avec quels doux transports ma mémoire fidele
À mon ame charmée à châque instant rapelle
Ces momens, où nos cœurs de tendresse enflammés
S'aprirent de quels feux ils étoient consumés.

Dans les sentiers de cette courte vie
A nos regards il ne se montre pas
Mais en secret il nous tient compagnie
On sait aussi qu'ils étoient autrefois
Plus familiers que dans l'age où nous sommes,
Ils conversoient, vivoient avec les hommes
En bons amis surtout avec les Rois.
Près de Memphis sur la rive féconde
Qu'en tous les tems sous des Palmiers fleuris
Le Dieu du Nil embellit de son onde,
Un soir au frais le jeune Sésostris
Se promenoit loing de ses favoris
Avec son ange, et lui disoit mon Maitre
Me voila Roy: j'ai dans le fond du cœur
Un vrai desir de meriter de l'être.
Comment m'y prendre? alors son Directeur
Dit, avancez vers ce grand Labyrinthe;

Si vôtre ardeur alors ne fut pas couronnée
Ma rigueur en secret fut par moi condamnée.
Ah! j'affectois pour vous dans mon tendre embarras
Une sévérité que mon coeur n'avoit pas.
Aujourd'hui pour jamais le destin nous sépare
Mais n'en accusons point sa cruauté barbare.
En nous ôtant l'espoir de nous voir un jour
La fortune du moins nous laisse nôtre amour.
Cachons donc nos transports dans la nuit du mistere,
Sur nos plaisirs secrets trompons la terre entiere,
Ignorés à jamais de nos tyrans jaloux
Ces plaisirs pour nos coeurs en deviendront plus doux.

Fin.

Sésostris par M. de Voltaire 1776.

Vous le savez, chaque homme a son génie
pour l'éclairer et pour guider ses pas

X, 68

Dont Osiris forma la belle enceinte.
Le Prince y vole, et voit dans le Parvis
Deux Déités d'espece differente.
L'une paroit une beauté touchante
Aux doux sourires au regards enchanteurs
Languissamment couchée entre des fleurs
D'amours badins, de graces entourée
Et de plaisirs encore toute enivrée.
Loin derriere elle étoient trois assistans
Secs, decharnés, pâles et chancelans.
Le Roy demande a son guide fidele
Quelle est la Nymphe et si tendre et si belle,
Et que font là ces trois vilaines gens?
Son Compagnon lui répondit, Mon Prince
Ignorez vous quelle est cette beauté?
A votre Cour, a la ville, en Province,
Chacun l'adore, et C'est la Volupté.

Ces trois vilains qui vous font tant de peine,
Marchent souvent après leur souveraine :
C'est le dégout, l'ennuy, le repentir,
Spectres hideux, vieux enfans du plaisir.
L'Egyptien fut affligé d'entendre
De ce propos la triste vérité.
Ami, dit il, veillez aussi m'apprendre
Quelle est plus loin cette autre Déité
Qui me paroit moins facile, moins tendre,
Mais dont l'air noble et la Sérénité
Me plait assés. Je vois à son côté
Un Sceptre d'or, une sphere, une Epée
Une Balance : Elle tient dans sa main
Des Manuscrits dont elle est occupée,
Tout l'ornement qui pare son beau sein
Est une Egide. Un temple magnifique
S'ouvre à sa voix, tout brillant de clarté
Sur le fronton, de l'auguste portique

Je lis ces mots : à l'immortalité.
Y puis-je entrer ? l'entreprise est pénible
Repartit l'ange. On a souvent tenté
D'y parvenir : mais l'on s'est rebuté.
Cette beauté qui paroit peu sensible
Fille du Ciel, Mere de tous les Arts
Surtout de l'art de gouverner la terre
D'attirer l'or au sein de ses remparts,
D'etre un heros : soit en paix, soit en guerre
C'est la Sagesse, et ce noble séjour
Qu'on vient d'ouvrir, est celui de la gloire.
Le bien qu'on fait, y vit dans la Mémoire,
Votre grand nom peut y briller un jour.
Décidez vous, entre les deux Déesses.
Vous ne pouvez les servir à la fois :
Le jeune Roy, lui dit j'ai fait mon choix.
Ce que j'ai vu doit regler mes tendresses,

D'autres voudront les aimer toutes deux.
L'une un moment pourra me rendre heureux
L'autre par moy peut rendre heureux un Monde.
A la premiere avec un air galant
Il appliqua des baisers en passant:
Mais il donna son cœur à la seconde.

Fin.

Epitre à Zephirine

par M. Bonnard officier d'Artillerie.

Oui, mon depart est arrêté
Je vais vivre loin de tes charmes
Et n'en suis pas fort attristé.
Je vois bien que de toy côté
Tu n'en verseras pas de larmes.
Moy, j'ai mesuré ma douleur
Sur celle de ma Zéphirine

Helas en ce Commun Malheur,
Nous choisirons, je le devine
Le plaisir pour Consolateur.
Au vrai, que deviendroient nos belles
Si pour un rien, croyant du Noir,
Chaque amant qui prend congé d'elles
Les réduisoit au desespoir.
Il en fut des douleurs mortelles,
Mais autrefois, dans les vieux tems,
Les Princesses étoient fidelles,
Et les Sieges duroient dix ans.
Les femmes en ce Siecle Sage
Maitrisant les évenemens,
Et mieux instruites par l'usage
Perdront s'il le faut vingt amants,
Mais ne perdront jamais courage.
D'après leurs Sublimes Leçons
Qu'elles nous ont appris à Suivre

S'est formé notre cœur de bien vivre.
Dans ce beau tems où nous vivons
Cet art profond est necessaire.
O Zéphirine, c'est à toi
Aux jolis tours que tu sais faire,
A tes leçons que je le dois.
Tes manieres ont sû me plaire,
Et ta conduite a fait ma Loi.
L'exemple est si puissant sur moi!
J'étois (j'en rougis quand j'y pense)
J'étois un Berger de Lignon,
Aimant jusqu'à l'extravagance,
Traitant la moindre liaison
Comme une affaire d'importance;
Enfin, ce qu'on appelle en France
Un homme à grande passion.
Sur mon Compte apprêtant à rire
Bien ridicule et bien dupé

Souffrant chaque jour le martyre
Et n'étant jamais détrompé.
Je te vis, tu venois d'éclore
Pour le monde et pour les amours
Plus fraiche qu'on ne peint l'aurore,
Belle et brillante sans atours;
Tu me parus novice encore
Ne voulant pas l'être toujours,
Soudain je desire et j'adore.
Taille de Nymphe, dix sept ans,
Grands yeux bien noirs, un air de fête
Propos sans suite, mais charmans
Tout cela me tourne la tête,
Et porte le feu dans mes sens.
Tu distingues mon tendre hommage
De celui de vingt Courtisans
Tu prends plaisir à mon langage

Avec la candeur de ton age,
Tu me prodigues les Sermens
Les baisers d'amour sont le gage
De la douce ardeur que tu sens.
Je m'enflamme alors davantage
Mes transports, mes desirs brulans
Passent dans ton sein, tu te rends
L'amour acheve son ouvrage.
O! Zéphirine! quels momens!
Quels effets sur moi devoit faire
Ta piquante ingénuité,
Cet abandon de volupté
Qui me sembloit involontaire
Et ta jeunesse et ta beauté!
Des Caresses toujours actives,
Ces Soupirs de feu, ces Elans
Et ces Sensations Si vives,
Que je croyois des Sentimens.

J'étois enivré de ma flamme,
Je m'en pénetrois à loisir,
Et la vanité dans mon ame
Se glissoit avec le plaisir:
Mais l'yvresse ne dura gueres
Quand je croiois mieux te tenir
Tu m'echappas, je vis finir
Mon beau triomphe imaginaire.
Chaque jour des amans nouveaux
Te trouvoient charmante, et credule
Helas! tu n'eus point de scrupule
De les rendre tous mes égaux
Et j'eus comme autrefois Hercule
Des Compagnons de mes travaux.
D'abord en mon humeur altiere
Indigné de voir mes Rivaux
Entrer aussi dans la Carriere

Sentant mes forces et mes droits
J'allois sur ton humeur volage
Crier, menacer, faire rage,
Mais je raisonnai cette fois.
Raisonner, c'est presque être sage.
„ Moderons les transports fougueux
„ Que mon cœur jaloux fait paroître
„ Me dis-je. Si je fus heureux
„ N'empêchons personne de l'être.
„ Ah! n'enchaînons pas la beauté
„ Aimons, jouissons par elle,
„ Mais respectons sa liberté,
„ Il faut qu'elle soit infidelle
„ Pour repandre la volupté.
„ Semblable au jour qui nous éclaire,
„ Appartenante au Monde entier,
„ Elle a plus d'un usufruitier
„ Et n'a point de propriétaire.
Depuis l'instant qui m'a changé
De ma gothique frénésie,

Grace, à tes soins, bien corrigé
Sans humeur et sans jalousie
Jugeant de tout d'après tes Loix
Je n'ai vu dans tes gouts rapides
Dans le Caprice de tes choix
Que l'amour des plaisirs solides.
„ J'ai dit, cette femme ira loin
„ Quelque jour en philosophie;
„ Puisque sans avoir eu besoin
„ D'aucune Etude réflechie
„ Sentant les erreurs de Platon,
„ Et voyant l'amour d'un oeil sage
„ Par un peu instinct de raison
„ Elle est de l'avis à son age
„ De Lucrece et du grand Buffon.
Ah! que Paris soit ton grand théatre
Là tout est aimable, enchanteur
Trompé tour à tour et trompeur
Donnant des Loix qu'on idolatre
Charme l'esprit plus que le Coeur.

Là, plus d'une belle volage
En sait penetre autant que toi
Sur l'amour et sur son usage,
Mais je pourrois sur ma foi
Que nulle n'en sait davantage.
Adieu donc, puisqu'il faut partir.
Je vais en toute diligence
Dans la Capitale de France
Achever de me convertir.
Toi, pendant ce tems sacrifie
Plus d'un hecatombe a l'amour,
Et que ta douce fantaisie
Change d'objet a chaque jour.
Au retour de ma longue absence,
Je puis sans doute me flatter.
Que tu voudras bien me traiter
Comme nouvelle connoissance.

Fin.

Les Reformes de l'amour.

Epitre à Zephé

par M. Dorat en 1776.

Ma foi, jeune Zisphé, puisqu'on reforme tout
Il faut bien que je m'en avise
Les nouveautés sont assés de mon gout
Et je quitte Psiché, comme je l'avois prise
Changeons, boulversons, et culebutons surtout,
Culebuter, c'est ma devise.
Des têtes et des cœurs me jouant tour à tour
Je ferai, s'il me plait cent mille extravagances
Je ne crains point les remontrances
Car on n'en fait point à l'amour
C'est le bien public qui m'inspire.
Ce mot fait tout passer; prenons garde pourtant.
Que faut il respecter? et que faut il detruire?
Comme seigneur d'un grand Empyre
Je dois agir très prudemment.

Mes sujettes assés souvent

Se sont plaintes avec justice

De l'ennui qu'on éprouve a n'avoir qu'un amant.

Il faut donc qu'on y réfléchisse

J'en passe deux pour le Caprice

J'en permets trois au sentiment

Zéphiris, enregistrez, et que cela finisse

Je ne prétends innover rien

Dans l'attelage de ma mere.

Ses Pigeons la menent très bien;

Et l'on sait que la dame a fort souvent affaire

Ils devancent le vol des plus légers amours

Et d'ailleurs sur la route ils se baisent toujours

C'est d'un très bon Exemple, et bien fait pour me plaire.

Je laisse à mon Plutus, qui me le reprendra

Ses petites maisons, son faste et cetera

Je sais ce que je fais, et sens les consequences.

Je n'ai garde de toucher là

Car Dieu sait quelles doleances

Si je m'entêtois à cela

Et que j'allasse écorner ses finances

Je dérouterois l'ami là
Les Cabrioles, les Cadences
Et les vertus de l'opera.
Comme dans tous les tems j'aimai les Militaires
Que la victoire a couronnés
Les cœurs ardens, les bras déterminés
Je rétablis les Mousquetaires
Ils sont aimables et vaillants
Mars qui n'est pas flatteur leur a rendu justice.
Et moy dans les Combats galans
Je fais grand Cas de leur Service.
Allons Messieurs Tambours battans
Recommencez votre Exercice
Et signalez tous vos talens
Je n'ote pas un pouce aux panaches des Dames
Encore moins à ceux des Maris
Il faut qu'ils soient de loin apperçus par leurs femmes
Afin que les amans ne soient jamais surpris.
Revenons maintenant à la Metamorphose
Car c'est un point très important.
Nouveau Legislateur je veux qu'en un instant
D'après ce que je me propose

Le Code universel soit le jeu d'un enfant.
Je rajeunis la valme, et j'ouvre une autre Lice
Dans ma toute Science et pleine autorité
Après m'être bien consulté
Je casse les vieux Corps et la vieille milice
Je licencie et pour jamais
Les Respects, les soupirs, la timide tendresse
Je recrute les indiscrets
Afin d'en conserver l'espèce
Je proscris toute passion
Qui pourra survivre aux absences
Aux femmes comme de raison,
J'interdis les longues défenses
Et veux qu'on songe à la moisson
Le lendemain, des espérances.
Je réforme surtout ces prophanes beautés
Si bizarres dans leur allure,
Que d'imparfaites voluptés
Enlèvent à l'amour ainsi qu'à la Nature
Qui fuit de leurs boudoirs à pas précipités

Les femmes soi disant, qui par indépendance
Dans leur sexe isolé, concentrant leur desir
De la réalité saisissent l'apparence
Et laissent le bonheur pour l'ombre du plaisir
Jeux de francs ébats, et des ardeurs solides
Loin de mon cœur tous ces petits Pédans
aux sens éteints, aux cœurs arides
Ces Narcisses de cinquante ans,
Idolatrant jusqu'à leurs rides.
Les Rigoristes desolans
Les Duegnes, les Surveillans
Les tuteurs et les Invalides
J'abolis les Brevets, bannis les Exacteurs
Plus de Maitrises à Cythere
Plus d'amour aux Jurez, plus de jurez trompeurs
Tout ce que je fais, moi, chacun pourra le faire
Sans gêne, sans Contradicteurs
Trompera qui voudra, liberté toute entiere
Et ce sera je crois un profit pour les mœurs
J'exige encore pour réforme authentique

Que dis-je? a quoi pensé-je? et quel aveuglement!
Belle Zirphé, l'amour est mauvais politique,
Et vous avez pitié de mon gouvernement.
D'ailleurs on execute, alors que je projette;
J'annonce une reforme, elle étoit déja faite:
Car pour me deviner, le françois est charmant.
Hé bien! Je vous remets les rênes de l'Empire.
J'abdique, vous regnez, et le monde est soumis
Les changemens vous seront tous permis
Pour les faire adopter, vous n'avez qu'à sourire.
Gouvernez mes États afin qu'ils soient heureux.
Vous aurez, s'il survient quelques guerres nouvelles
Les Jeux pour Combattans, les Ris pour Sentinelles
Et mille amans sur pied prompts a servir vos voeux
Pleins de langueurs, ou brillants d'étincelles
Vos grands yeux noirs les rendront amoureux
Votre esprit fin et juste entretiendra leurs feux
Et vous avez un coeur qui les rendra fidelles.

Ode anacréontique par M.r Le Comte de Tressan —— a M.elle Gaussin

Alm. des muses 1768

Si prés de celle que j'adore,
j'ai souvent chanté mon bonheur ;
par des sons plus touchants encore,
puissais-je exprimer ma douleur ;
toi dont la beauté, la tendresse,
Egale celle des amours ;
toi dont La main enchanteresse,
Serre mes chaines tous les jours ;
que ne vois tu couler mes larmes,
Ces vers en sont présque effacés ;
mais ils en auroient moins de charmes,
si ma main les eut mieux tracés ;
Les traits de cette main tremblante,

Seront déchiffrés tour a tour
rien n'échappe aux yeux d'une amante
qui lit au flambeau de L'amour
ton amant Loin de toi Soupire
tandis que Paris enchanté
t'écoutes et tout les jours admire
et tes talents et ta beauté
Le triste joug dont la fortune
m'accable et m'impose la Loix
ces vains honneurs tout m'importune
je ne lui demendois que toi
C'est envain pour moi que L'aurore
Du Soleil hâte le retour
je ne dois point te voir encore
je desire la fin du jour
toute la nature en Silence

n'offre qu'un Desert a mes yeux
et les oiseaux en ton absence
n'ont plus de chants harmonieux
pour éviter les jours de festes
je voudrois fuir dans les forêts
je n'y couronne plus ma tête
que de soucis et de Cyprés
quelques fois couronné de Lyerre
De Silene le nourisson
m'agace me présente un verre
et me demende une chanson
mais du vif amant de Delie
ma voix a perdu les accents
et du triste amant de julie
j'imites les sons Langissants
envain je voudrois a l'Etude

pouvoir donner quelques moments
L'Esprit à trop d'inquietude
et le coeur trop de sentiments
Souvent sans dessein et sans guide
Je m'egare au fond des vallons
Là de Maupertuis et d'Euclide
Je veux repetter les leçons
Je passe en ces sombres demeures
Les jours sans m'en appercevoir
et n'y calcule que les heures
que je dois passer sans te voir
La nuit dans cet Espace immense
que Newton soumit a sa loix
Je n'observe que la distance
dont je suis Eloigné de toi
mon ame abusée et ravie

Croir ainsi presser mon retour
dans tous les moments de ma vie
tout se rapporte a mon amour

fin

Ode anacréontique par Mr. Le Comte de tressan, a Made. de Genlis.

Muse donnez moi cette Lyre
que Sapho baigna de ses pleurs
pour chanter la jeune thémire
Je vais la couronner de fleurs
Amour que ton flambeau m'éclaire
autant qu'il me sçait enflammer
donne moi le talent de plaire
sans plaire que sert-il d'aimer
pour elle mon ame ravie
Sacrifie encore aux amours

Thémire regne sur ma vie
et peut seule embelir mes jours
deja loin de moi la jeunesse
fuyoit d'un pas précipité
mon coeur abattu sans tendresse
Languissoit dans sa liberté
L'amour de la philosophie
avançoit pour moi la saison
ou la sombre mélancolie
S'honore du nom de raison
Quelle erreur, dans la solitude
je passois les nuits et les jours
ah! peut-on donner a l'Etude
un tems que l'on doit aux amours
je vois thémire et dans mon ame
le sentiment renait soudain

Ses yeux ont allumé la flamme
qui vient de rechauffer mon sein
eh! comment pourois-je encore Lire
Loke de ses rivaux vainqueur
Je n'écoute plus que themire
ma seule Etude c'est son coeur
Neuton, c'est envain que tu m'ouvre
un chemin brillant dans les cieux
Les grands secrets que tu découvre
Sont moins qu'un regard de ses yeux
et que m'importe en un systême
de trouver L'ordre et la clarté
c'est dans le coeur de ce que j'aime
que je cherche La vérité
une ame et si belle et si pure
Les attraits qui m'ont sçu charmer

C'est pour moi toute la nature
aujourd'hui je ne sçais qu'aimer
quels transports quel beau feu m'anime
quel bonheur pour moi d'être amant
tout L'essor d'un Esprit sublime
vaut il un tendre sentiment !
L'amour a remonté ma Lyre
ce dieu D'uranie est vainqueur
je ne chante plus que thémire
tout mon Esprit est dans mon coeur

Sur La mort de Mad.e de Genlis

Arrête frappe moi Divinité terrible
Sois sensible une fois aux cris d'un malheureux
viens finir mon suplice horrible
Ô mort mes tristes jours sont déja trop nombreux

ta main barbare et criminelle
a telle épuisé tous ses traits
viens je vais t'en prêter, L'ardeur la plus fidelle
Le desespoir et les regrets
réuniront nos coeurs dans la chaine éternelle
que forme son esprit, son coeur et ses attraits
Zelis helas la nuit obscure
Couvre tes yeux charmants d'un éternel bandeau
O toi qui parois La nature
vois L'amour dans les pleurs éteindre son flambeau
vois Couler tout mon sang sur ton urne sacrée
par ces derniers baisers que j'y donne en mourant
puisse ta Cendre ranimée
être sensible encore aux feux de ton amant

---

fin.

Epitre de Mr. de Voltaire à Mr. Turgot en 1776

Philosophe indulgent, ministre Cytoien
qui ne cherchas le vrai, que pour faire le bien
qui d'un peuple leger, et trop ingrat peut être
préparois le bonheur, et celui de son Maitre
ce qu'on nomme disgrace, a payé tes bienfaits
Le vrai prix des travaux, n'est que de vivre en paix
ainsi que Lamoignon, délivré des orages
à toi même rendu, tu n'instruis que les sagea
Tu n'as plus à répondre, aux discours de Paris
je crois voir à la fois, athène et Sybaris
transportés dans les murs, embellis par la Seine
un Peuple aimable et vain, que son plaisir entraine
impétueux, frivole et surtout inconstant
qui vole au moindre bruit, qui tourne au moindre vent

y juge les guerriers, les ministres, les Princes
rit des calamités dont pleurent les Provinces
clabaude le matin, contre un Edit du Roi
le soir s'en va siffler quelque moderne, ou moi
et regrette à souper dans ses turlupinades
Les divertissements du jour des barricades
voila donc ce Paris, voila ces connoisseurs
dont on veut captiver les suffrages trompeurs
helas! au bord de l'Inde autrefois Alexandre
disoit sur les débris de cent villes en cendre
ah! qu'il m'en a couté, quand j'étois si jaloux
Railleurs athéniens, d'être loué par vous
ton Esprit, je le sçais, ta profonde sagesse
ta mâle probité n'a point cette foiblesse
a d'Eternels travaux tu t'étois dévoué
pour servir ton Païs, non pour être loué

Caton ; dans tous les tems gardant son caractère
mourut pour les Romains, sans prétendre leur plaire
La sublime vertu n'a point de vanité
C'est dans L'art dangereux par phébus inventé
dans le grand art des vers, dans celui d'un orphée
que du désir de plaire une Muse échauffée
du vent de la louange excite son ardeur
Le plus plat Ecrivain croit plaire à son Lecteur
L'amour propre a dicté Sermons et comédies
L'Eloquent Montaset gourmandant les impies
n'a point été fâché d'être applaudis par eux
Nul mortel en un mot ne veut être ennuyeux
mais où sont les héros dignes de la Mémoire
qui sachent mériter et mépriser la gloire

Fin

VERS adressés par M. de Voltaire a Mad^e

Neker, au Sujet de la Nomination de Mr.
Neker à la Place de Directeur General du
Trésor Royal et de Conseiller des finances
faites le 23 octobre 1776. X, 4[53]

J'étois nonchalamment tapi
dans le Creux de cette Statuë
Contre laquelle a tant glapi
Des méchants l'Enorme cohuë
je voulois d'un écrit galant
Cajoler la belle heroïne
qui me fit un si beau présent
du haut de la double Colline
mais on m'apprends que votre Epoux
qui sur la Croupe du Parnasse
S'étoit mis a côté de vous
a changé tout a coup de place

il va de la cour de Phoebus
Petite cour assez brillante,
à la grosse cour de Plutus
Plus solide et plus imposante.
Je l'aimois, lorsque dans Paris,
De Colbert il prit la deffence,
et qu'au Louvre il obtint le prix
que le goût donne a l'Eloquence
a monsieur Turgot j'applaudis,
quoiqu'il parut d'un autre avis
sur le commerce et la finance.
il faut qu'entre les beaux Esprits
il soit un peu de difference;
qu'a son gré chaque mortel pense;
qu'on soit honnêtement en france
Libre et sans fard dans ses écrits.

on peut tout dire, on peut tout croire;
Plus d'un chemin mène à la gloire
et conduit même en Paradis.

fin

Vers de Mad.e de Berthelot de Livernois
fille de M.r de Vaudeuil. année 1777

Sur un triste Grabat, de douleurs accablée
je mérite l'envie au lieu de la pitié
Sans cesse autour de moi l'amour et l'amitié
portent mille douceurs dans mon ame troublée
envain sous mes rideaux l'ennui vient se glisser
un pouvoir bienfaisant s'empresse à le chasser
j'entends un bruit leger, il frappe mon oreille
C'est ma fille qui dort, qui souffre, qui s'eveille
ses cris vont à mon ame, elle invoque mes soins
je ne suis plus à moi, mais toute à ses besoins

par la force des maux s'il m'échape une larme,
je tourne alors mes yeux sur cet enfant chéri
pour arrêter mes pleurs, nature, c'est ton charme
ils ne sont pas séchés que j'ai déja souri
auprés de mes plaisirs comptant pour rien mes peines
je me flatte en secret qu'au gré de mes desirs
je verse avec mon lait le bonheur dans ses vaines
je suis ses mouvements, dans ses petits soupirs
je crois du sentiment entendre le langage
d'un époux adoré ses traits m'offrent l'image
je m'applaudis de voir cet objet répété
tous deux sont prés de moi, je les compare ensemble
puissai je, cher enfant, pour ma félicité
dire un jour qu'à son coeur le tien aussi ressemble
mais tu quittes mon sein, tu sembles reposer
pour t'ôter de mes bras, quelle main se présente

ma mere sur les siens se plaît à te poser
elle imprime un baiser sur ta bouche innocente;
ah! ce n'est pas le seul que tu vas recevoir
bientôt sur ses genoux mon pere veut t'avoir
de L'amour paternel chacun d'eux est L'Exemple,
te prête de L'Esprit, te parle, te contemple
que ne te puis-je aussi de mon coeur enchanté
prêter dans cet instant La Sensibilité
quel Spectacle touchant t'offriroit la Lumiere
par quel chemin de fleurs s'ouvriroit ta Carriere
plus heureuse qu'un Roi d'encens fade énivré,
tu verrois ton berçeau d'amis vrais entouré.
tu verrois la vertu tendre et Compatissante
descendre jusqu'à toi pour t'amener les jeux;
et connoissant leur prix, tu gouterois bien mieux
Les regards de ma Soeur, et les airs qu'elle chante

ne trouvant que bonté dans ce charmant séjour
tu bénirois le sein, qui t'a donné le jour
Ah! si l'on ne jouit que lorsqu'on peut connoître
que chez toi la raison n'est elle prête a naître!
tout est perdu pour toi.... non: tu ne perdras rien
pour te le rendre un jour je recueille ce bien.
de ce dépôt sacré, que je garde avec zele,
je te veux dans le tems, rendre un compte fidele
Caresses, petits soins, tout sera détaillé.
au présent, au passé te voyant fortunée,
tu voudras mériter ta douce destinée.
ainsi pour l'avenir nous aurons travaillé
si par des voeux ardens ma tendresse sincere
peut hâter le moment ou viendra ta raison,
ma fille, tu sauras dés ta jeune saison
et faire et partager le bonheur de ta mere

fin

Par Mr. de Beaumarchais

Sexe charmant si je décele
votre coeur en proye au desir
Souvent a l'amour infidele
et toujours fidele au plaisir
d'un badinage, ôh mes Déesses
ne cherchez pas a vous venger
tel glose, helas, sur vos foiblesses
qui brule de les partager
oser tout dire, oser tout faire
C'est le bon siecle d'aprésent
mais blamer n'est pas mon affaire
Rions; moi je suis né plaisant

Distinguons la fille ingenuë
de la femme au hardi maintien

L'une a tout notre sexe en vuë
L'autre sent apeine le sien
l'une ne rougit pas encore
L'autre ne sçait plus quon rougit
L'une nous peint la douce aurore
l'autre un jour ardent qui finit

Ah si chacune osoit écrire
les bons tours quelle se permet
quel plaisir on auroit à lire
cet ouvrage utile et follet!
On y verroit du gai, du leste,
pour du sentiment serviteur
Car la femme la plus modeste
n'est qu'un vrai page au fond du cœur

V

Si vous voyiez celle que j'aime
me dit un Céladon d'amant,
vous changeriez bien de sistême
ah! c'est une ame, un sentiment
C'est la vertu la plus auguste
Je reconnois ton pavillon
La friponne s'est peinte en Buste
tu n'as vû que son médaillon

Rose timide, tendre et bonne
reçoit un amant dans ses bras
elle examine et la friponne
devient vaine de ses appas
N'est-il donc qu'un bon juge au monde
dit elle en thrahissant L'Amour?
Rose fait si bien qu'à la ronde

et d'une honnête urbanité
Le tout plaît, pourvû qu'on s'y venge
des ennuys de l'honnêteté

Voyez cette dévote austère
au teint pâle, au front sourcilleux
décrire la nature entière
d'un ton humblement orgueilleux
bien est-il vrai que plus parfaite
fuyant le monde et ses attraits
elle ne brule en sa retraite
que pour dieu seul et son Laquais

Pour égayer ma Poësie
au hazard j'assemble des traits
j'en fais, peintre de fantaisie

Des tableaux, jamais des portraits;
La femme d'Esprit qui s'en mocque
Sourit finement a L'Auteur
pour L'imprudente qui s'en chocque
sa colère est son délateur

Vous jeune homme, que je conseille
Gardez vous bien de ne citer
Ce que je vous dis à L'oreille
ne doit jamais se répéter
retenez ce bon mot d'un Sage
des moeurs il est le grand Secret
Toute femme vaut un hommage
bien peu sont dignes d'un regret

Sur Les Tableaux exposés au L'ouvre en 1777

Ici par un moyen nouveau
L'art vient travestir la nature:
Le ridicule est peint en beau,
Le bonnes moeurs sont en peinture
et les bourgeois en grand tableau
prêt d'henry IV en mignature.
chaque figure a contre sens
montre une autre ame que la sienne:
St Gérome y ressemble au tems
et Jupiter au vieux Silene
ici la fille des Césars
dans nos coeurs trouvant son empire
semble refuser aux beaux arts

Le plaisir de le reproduire ;
tandis qu'un commis ignoré
narcisse amoureux de lui même
vient dans un beau cadre doré
montrer son visage à la Crême
ici l'on voit des ex-voto,
des amours qui font des Grimaces,
des Laidrons qu'on appelle graces,
des Péruques par numéro,
des chie-en-Lits sous des cuirasses
des inutiles de haut rang
des importants de bas mérite
plus d'un midas en marbre blanc,
plus d'un grand homme en terre cuite,
Bustes et Groupes concavés
vieux barbons à mine enfumée

voilà les tableaux entassés
sous L'hangard de La renommée
et selon L'ordre et le bon sens.
tout s'y trouve placé de sorte,
qu'on voit L'abbé Terray dedans
et que Sully reste à la porte

Traduction d'une épitre de Properce a Tibulle qui se marioit avec Délie, par voltaire, à L'occasion du Mariage de Mr De Villette avec une Genevoise, que ce Poete L'avoit engagé à contracter

Fleuve heureux de Léthé, j'allois passer
ton onde
dont j'ai vû si souvent les bords

Lassé de ma souffrance, et du jour et du monde
je descendois en paix dans l'empire des morts;
Lorsque Tibulle et Délie
avec l'himen et l'amour
ont embelli mon séjour
et m'ont fait aimer la vie
Les Glaces de mon coeur ont ressenti leurs feux;
La Parque a renoué ma trame désunie:
et Leur bonheur me rend heureux

Enfin vous renoncez, mon aimable Tibulle
à ce fracas de Rome, au Luxe, aux vanités
à tous ces faux plaisirs célébrés par Catulle
et vous osez dans ma cellule
Gouter de pures voluptés

---

de petits maitres emportés
Gens sans pudeur et sans scrupule
dans leurs indecentes Gaietés,
voudront tourner en ridicule
La réforme où vous vous jettez
Sans doute ils vous diront que Vénus la friponne
La Vénus des soupers, la vénus d'un moment
La vénus qui n'aime personne
qui séduit tant de monde et qui n'a point
d'amant
vaut mieux que la Vénus et tendre, et raisonnable
que tout homme de bien doit servir constamment
ne croyez pas imprudamment
cette doctrine abominable
aimez toujours Délie, heureux entre ses bras,
osez chanter sur votre lyre

Ses vertus comme ses appas;
du véritable amour établissez l'Empire:
Ces beaux Esprits Romains ne le connoissent pas

Sur une Requeste présentée au Roi, par les fiacres a Choisy. le 4 octobre 1777

Plus fiers que phaëton, les fiacres un
beau jour
sur deux files rangés dès l'aube matinale
pour affaires de corps, députés a la cour
S'éloignoient de la capitale
Le cortége arrive a choisy
L'orateur est muet, tous ont le cœur transy
et dans un placet pathetique
au Titus de la france adressent leur supplique

on se disoit tout bas ; est-ce un autre Sénat
qui veut encore tenir les rênes de L'Etat ?
tous les cochers de notre langue,
savent le fin sans avoir rien appris
et l'on pretend qu'un de leurs beaux Esprits
avoit ainsi préparé sa harangue.
» Sire vos bons sujets, les fiacres de paris
» viennent au pied du trône exposer leurs
disgraces
» Le Siége est avili, nos droits sont sans vigueur
» prêts a perdre nos biens, plutot que notre honeur
» nous avons tous quittés nos places
» au plus juste des Rois nous venons remontrer
» qu'a certain ordre de police
» pour le bien même du Service
» nous ne pouvons obtemperer

Pour des Députés de la sorte
on fait peu de façon au séjour des Grandeurs
partez Messieurs, partez, leur dit-on à la porte
Le devoir vous appelle ailleurs
Laissez votre placet, le conseil des finances
reglera vos prétentions
Le Roi permet les remontrances
mais reprenez vos fonctions

Avis important au sujet de Mr de Voltaire, arrivé à paris le 10 de février 1778

Le Sieur Villette dit Marquis
Successeur de Jodelle
facteur de vers, de prose, et d'autre bagatelle
au public donne avis

quil possède dans sa boutique
vn animal plaisant, unique
arrivé récemment
de Genève en droiture
vrai phénomène de nature
Cadavre, squélette ambulant
il a L'oeil vif, la voix forte
il vous mord, vous caresse, il est doux, il s'emporte
tantôt il parle comme un dieu
tantôt il parle comme un diable
Son regard est malin, son Esprit est tout feu
Cet Etre inconcevable
fait L'aveugle, le sourd et quelque fois le mort
sa machine se monte et démonte à ressort
et la teste lui tourne au surnom de grand homme
du mont Crapak tel est l'original en somme

on le verra tous les matins
au bout du quay des théatins
par un salut profond, beaucoup de modestie
Les ~~[illegible]~~ Seigneurs payeront leur curiosité
porte ouverte à l'académie
à tous acteurs de comédie
qui flatteront sa vanité
et voudront adorer l'Idole
Les Gens mitrés portant Etole
verront de Loin, moyennant une obole
pour Eviter ses griffes et ses dents
tout Poëte entrera pour quelques grains d'encens

Portrait de melle de Malésieu par melle de Beaumarchais

Toi qui dès le printems de l'âge

Sait réunir à l'enjouement
la raison sévère du sage
et le charme du sentiment
Toi dont l'Esprit avec courage ;
va se portant avidemment
vers la doctrine du savant
et lui rend un sincère hommage

Malésieu prodige étonnant
dis, par quelle heureuse magie
tu réunis le goût et les talents,
Comment les arts entr eux si différent
obéissent à ton Genie
tu possède ces dons charmants
qui font naître l'amour et captivent l'Estime
sous ton heureux pinceau la nature s'anime
La harpe sous tes doits, trouble, agite nos sens

mais tous ces biens encore ne font pas ton mérite
vn esprit juste, un caractère heureux
docile à tout, que rien n'irrite
vn coeur sensible et Généreux
vne ame douce et complaisante
vne figure intéressante
voilà tous les présens que tu reçu des dieux
heureux l'Epoux qui poura faire éclore
vn sentiment délicieux
dans ton ame naive encore
fidele a tes devoirs, peu sensible à L'amour
tu ne connus jamais la douceur du retour
mais s'il est un mortel qui doive un jour te plaire
je chante son bonheur c'est à lui de se taire

Traduction d'une des Metamorphoses d'Ovide, histoire de Mirrha, par Mad.e la Comtesse de la Luzerne.

Cyniras fils de Paphus auroit été compté parmi les hommes heureux, s'il avoit été sans Postérité. Loin d'ici Jeunes filles, loin d'ici peres et meres je vais raconter des choses horribles, fermez l'oreille à mes chants, si cependant mes vers peuvent charmer vos Esprits, lisez cette partie de mon ouvrage sans y ajouter foi, prenez le fait que je raconte pour une fable; mais si enfin seduit par mon recit, vous y voulez croire, croyez aussi à la vengeance que les Dieux en ont tirée; si la Nature a permis qu'on lui fit cet outrage, je felicite la Thrace ma Patrie, ce climat que j'habite, d'être eloignée de ces Regions qui enfanterent un crime aussi atroce. La Perse porte à la verité dans son sein fertile le Cyname et le Baume, elle recueille en abondance l'enceus et tous les parfums les plus exquis; mais elle produit en meme tems la Mirrhe; cette nouvelle

production ne vaut pas le prix affreux qu'elle a
couté. l'Amour lui meme, o Mirrha, ne convient
pas qu'il t'ait blessé de tes traits, il soutient que
son flambeau n'a point allumé tes feux criminels.
l'une des Eumenides sortie des abymes du Stix soufla
sur toi le venin empoisonné de ses serpens. c'est
un crime de hair son pere ; mais ton amour —
incestueux est mille fois plus criminel que la haine.
vois Mirrha tous ces amants qui brulent d'être
unis avec toi. la Jeunesse de l'Orient accourt
de toute part et se dispute le bonheur de te —
posseder, choisis un Epoux parmi cette foule —
d'Adorateurs, le seul objet de tes desirs en doit être
exclus, elle le sent elle meme et resiste à cet amour
infame. où laissé-je egarer mon Esprit, dit-elle,
quel est mon but ! o ! Dieux et vous pieté filiale !
droits sacrés des Auteurs de nos jours ! je vous
en conjure, opposez vous à un si grand crime,
ou donnez moi la force d'y resister, si cependant
c'est un crime de bruler pour son pere. le respect
filial est-il donc incompatible avec l'amour ?
tous les autres Etres ne s'unissent-ils pas sans

aucune distinction? la Genisse ne rougit point de s'allier à son pere, la fille du cheval en devient l'epouse, le Bellier feconde tout le Troupeau qui lui doit l'existence et l'oiseau conçoit du meme principe dont il a été produit. ô! heureux animaux! à qui tout est permis. l'inquietude de la Race humaine a inventé des Loix cruelles, envieuses de notre Liberté elles nous defendent ceque la Nature autorise. On rapporte cependant qu'il existe des Nations parmi lesquelles la mere s'unit au fils, la fille au pere et la tendresse filiale s'accroit encore par cette double union. ô! malheureuse que je suis! de n'etre pas née dans ces climats heureux et de n'en pas partager les avantages. mais pourquoi remonter à la source de mes malheurs? Esperances criminelles ne flattez plus mon coeur. Cyniras est digne sans doute d'etre aimé par moi, mais il doit l'etre comme un pere. helas! il est donc vrai, si je n'etois pas sa fille, je pourrois devenir son Epouse, il seroit a moi si les liens du sang ne m'attachoient pas trop à lui, ce sont ces liens qui font

mes malheurs; étrangere, je pourrois pretendre davantage. il m'est permis aumoins de quitter ces lieux, d'abandonner mon pays natal, de fuir le crime; mais non amante insensée, je suis retenue par mon fatal amour. près de Cyniras je jouirai aumoins du plaisir de lui parler, je le presserai dans mes bras, je le couvrirai de baisers, s'il ne m'est pas permis d'oser davantage, eh! que pourrois tu esperer de plus? Vierge impie ne sens tu pas que tu confonds et les noms et les droits! amante de ton pere, seras tu donc la rivale de ta mere, la sœur de tes Enfans et tes freres t'appelleront-ils leur mere? ne crains tu pas les furies dont la tête est entrelacée de serpens venimeux, qui à la lueur de leurs cruels flambeaux lisent dans les yeux, observent tous les mouvemens du visage et vont deceler le coupable, jusques dans les replis les plus cachés du cœur. ton crime n'est pas encore consommé, ne te rends pas criminelle par tes desirs; ne souille pas le lien le plus puissant de la nature par un

desordre que l'outrage, quand meme tu voudrois tout entreprendre pour te satisfaire, les obstacles qui s'opposent à tes vœux sont insurmontables, ton pere respecte les Dieux et est fidele observ-ateur des Loix. helas! que ne peut-il bruler des memes feux que moi! à ces mots elle se tut.

Cependant parmi tant de Prétendans tous dignes de son alliance, Cyniras ne sait lequel choisir. dans son incertitude, il consulte sa fille elle meme, les lui nomme tous et lui demande celui à qui son cœur donne la préference, elle garde d'abord un profond silence, ses regards s'attachent sur le visage de son pere, son cœur est tout en proie à sa passion, ses yeux se mouillent de pleurs, Cyniras les croit un effet de sa pudeur, il la presse de secher ses larmes, essuye lui meme ses joues et l'embrasse tendrement. mirrha reçoit ce baiser avec une volupté extreme, il lui demande encore comment elle voudroit que fut son mari; comme vous o! mon pere, s'écria t-elle, avec transport. Cyniras ne penetrant pas le sens de ces paroles loue son attachement et lui dit, ma fille sois toujours aussi tendre; à ce mot de tendresse trop eclairée sur son crime elle rougit et baisse

les yeux.

La nuit etoit au milieu de sa course, les malheureux mortels oublioient dans la douceur du sommeil leurs chagrins et leurs soucis. la fille de Cyniras seule, devorée d'un feu qui la consume ne peut trouver aucun repos. furieuse, elle repasse dans son cœur ses projets et ses vœux; tantot elle veut tout entreprendre, tantot elle désespere, le desir la presse, la pudeur la retient, et elle ne peut fixer son esprit irrésolu. telle qu'un chêne, dont la cyme s'eleve dans les nues, frappé par la coignée, s'ebranle, menace tout ce qui l'environne et fait craindre de toute part le coup fatal qui doit fixer sa chute, telle son ame dechirée par toutes les passions qui la tyranisent chancelle et passe rapidement d'un objet à l'autre sans pouvoir se déterminer. elle n'espere plus trouver de repos que dans la mort, seul remede à son amour. l'idée de la mort lui plait, elle se leve precipitament, prend sa ceinture, l'attache au haut de la porte et prete à terminer ses jours, elle s'ecrie douloureusement, adieu, cher Cyniras, puisse tu comprendre du moins quelle

est la cause de ma mort! elle dit et aussitot elle passe autour de son col le cordon fatal. sa fidele Nourice couchou dans la chambre voisine, frappée du bruit confus de ses plaintes, elle se leve, ouvre la porte et à la vue de cet appareil funeste, elle pousse un cri perçant se frappe, se dechire le sein, arrache ces liens cruels et les met en pieces, ensuite elle fond en larmes, embrasse tendrement Mirrha et la presse de lui dire la cause de son désespoir. La jeune Princesse consternée d'une decouverte qui eloigne la mort où elle aspire, immobile, les yeux fixés sur la terre garde un morne silence, la Nourice renouvelle ses instances et lui montrant ses cheveux blancs et les mamelles qui l'ont allaitée, elle la conjure par les soins qu'elle a pris de son Enfance, de lui confier son chagrin de quelque nature qu'il puisse etre. la malheureuse detourne les yeux et ne repond que par ses gemissemens. la Nourice determinée à lui arracher ce fatal secret, ne se contente pas de lui engager sa foy. parle, lui dit-elle, mon Enfant, permet que je t'offre tous mes secours, la vieillesse n'a

point encore ralenti mon Zele. est-ce l'amour qui te possede? j'ai des herbes et des enchantemens qui le guerissent, a t'on employé contre toi quelque art magique? j'en ai de plus puissants a lui opposer, crains tu la colere des Dieux? ils ne sont point implacables, on peut les appaiser. que puis-je imaginer encore? ta famille est floriss-ante, tes biens sont assurés, ton pere et ta mere vivent. au nom de pere, Myrrha pousse un soupir du plus profond de son cœur. la nourice est bien loin encore de deviner son crime, — cependant elle se doute que ce soupir est causé par l'amour, sa curiosité en devient plus vive, elle la prie de lui dire quel en est l'objet, la presse contre son sein en baisant tendrement son col meurtri par des nœuds trop cruels, je te comprends, dit-elle, tu aimes, depose dans mon sein toutes tes craintes, compte sur mon zèle, je servirai tes amours, jamais ton pere n'en aura connoissance. furieuse alors elle s'arrache des bras de sa nourice, se jette sur son lit et se cache le visage, eloigne toi, je t'en conjure, dit-elle a sa nourice, epargne ma pudeur. eloigne toi, ou cesse de vouloir connoitre la

passion qui me devore, ceque tu veux savoir est un crime atroce, à ces mots la nourrice saisie d'horreur eleve ses bras tremblants en tombe à ses pieds, elle emploie tantot les caresses tantot les menaces pour lui arracher son secret, d'un coté elle lui met sous les yeux ce cordon fatal qui deposera contre elle et de l'autre lui promet ses soins, si elle veut se confier a elle. Mirrha leve enfin la tete et se jettant dans les bras de sa nourrice, elle verse un torrent de larmes, elle veut parler, sa voix expire sur ses levres, enfin elle se couvre le visage de sa robe et s'ecrie en soupirant, o! ma mere que vous etes heureuse d'être l'epouse de Cyniras. à ces mots un froid mortel saisit la nourrice, un tremblement affreux s'empare de ses membres, ses cheveux blancs se dressent sur sa tete, elle exhorte en vain Mirrha et lui dit les choses les plus fortes pour la guerir de cet amour effrené. Mirrha sent toute la justice de ces reproches; mais elle n'en est pas moins determinée à mourir, si elle ne peut satisfaire sa passion consens à vivre, dit la

Nourice, tu pourras..... elle n'osa pas dire de ton pere et elle confirma sa promesse par des serments.

On celebroit alors les fetes annuelles de Ceres, les Dames vetues de robes blanches alloient offrir à la Deesse les premices de tous leurs fruits et la premiere gerbe de leurs moissons, elles gardoient pendant neuf nuits une continence parfaite et fuyoient comme un crime les caresses de leurs maris. Cenchreis femme du Roi à la tete de cette Troupe religieuse presidoit aux sacrés Misteres. la Nourice cruellement officieuse profite de cette conjoncture et d'un moment d'ivresse ou se trouvoit alors Cyniras, elle lui raconte sous un nom supposé l'amour trop veritable de Mirrha et lui fait un portrait seduisant de la jeune personne qu'elle lui propose, quel age a-t-elle, dit le Roi? celui de votre fille, dit la Nourice, sur cela il lui ordonne de la lui amener, elle sort aussitot et court à l'appartement de Mirrha, rejouis toi, mon Enfant, s'ecria-t-elle, tes desirs sont accomplis

à cette nouvelle, la malheureuse princesse ne ressent point une joie parfaite, cependant au milieu des présages funestes qui troublent son cœur, elle goute quelque plaisir, tant est grand le désordre qui regne dans son ame.

Toute la Nature etoit alors plongée dans le silence et le repos. le Bouvier Conducteur du Chariot de la grande Ourse commencoit sa course accoutumée, lorsque Myrrha se leve pour executer son crime, la Lune dorée palit et se cache sous l'horison, les astres s'envelopent dans des Nuages epais, tous les flambeaux de la Nuit disparoissent et vous Icare, vous Erigone que l'amour respectueux pour vos parens plaça au rang des Dieux, vous vous cachates le visage pour n'etre point temoins de ce forfait. Myrrha fremit elle meme des prodiges que la menacent. trois fois son pied blessé par les obstacles qu'il rencontre l'avertit de reculer, trois fois

L'oiseau funéraire fait entendre ses chants lugubres, cependant elle avance, les ténèbres épaisses de la nuit diminuent sa pudeur, d'une main elle s'appuye sur sa nourice et de l'autre elle guide ses pas dans l'obscurité; déja elle approche de la chambre nuptiale, la porte s'ouvre, elle entre, ses genoux tremblants à peine la soutiennent, elle palit, son sang se glace, elle est prete a perdre la vie, plus elle est proche d'acomplir son crime et plus elle est saisie d'horreur, elle se repent d'avoir tant osé et voudroit pouvoir s'en retourner sans etre reconnue; la nourice qui la voit hesiter la conduit par la main, elle approche du lit et la livrant a Cyniras; voilà, dit-elle la jeune fille que je vous ai promise; C'est ainsi qu'elle cimenta cette horrible union. Cyniras s'empresse d'écarter en elle un reste de pudeur et dissipe ses craintes. la disproportion de l'age les porte à se prodiguer mutuellement les doux noms de fille et de pere afin que les noms memes ne manquent pas au crime. Mirrha sort de

la chambre de Cyniras et porte dans son
sein le fruit de son amour incestueux. ce
commerce abominable dura plusieurs nuits.
Enfin Cyniras voulant reconnoître son amante
prit un flambeau et reconnut et sa fille et
son crime, la douleur etouffe sa voix, il
saisit son epée pour l'en frapper. Mirrha
echappe a sa vengeance et a la faveur
des Ombres de la nuit elle evite la mort
elle parcourut toute l'arabie et la Perse et
apres avoir erré pendant neuf mois, epuisée
et supportant à peine le poids de sa grossesse,
elle s'arreta dans le pays des Sabeens, alors
incertaine de ce qu'elle doit desirer, partagée
entre la crainte de la mort et l'ennui de la vie
elle adressa ses voeux au ciel en ces termes.
O! Dieux s'il en est quelqu'un de vous qui
soit touché de l'humble aveu du coupable
et de son repentir, souffrez que je vous implore,
j'ai merité toute votre colere, il n'est point
de supplice trop grand pour mon forfait
et je ne veux point me soustraire à votre

juste vengeance ; mais afinque je ne sois point un objet d'opprobre aux mortels en vivant sur la terre et un objet d'horreur aux Ombres de l'Enfer en descendant parmis Elles, banissez moi de ces deux Empires et par une utile metamorphose refusez moi egalement et la vie et la mort. plein des Dieux propices au repentir. ces derniers vœux de Myrrha furent exaucés, tandisqu'elle parloit encore, la terre s'eleve autour de ses pieds, des racines tortueuses prennent la place de ses doigts penetrent dans la terre et assurent le tronc de l'arbre, son sang continuant sa circulation devient un suc nouricier, ses bras et ses doigts se changent en rameaux, sa peau s'endurcit et forme l'ecorce, deja l'arbre croissant cachoit sa grossesse, il enveloppoit la poitrine et etoit pret a couvrir le col. Myrrha souffrant impatiemment cette lente progression se baisse à la rencontre du bois qui doit l'engloutir

et elle se plonge le visage dans l'écorce.
Quoiqu'en perdant la forme naturelle, elle
a aussi perdu l'usage des sens qui l'animoient
elle repandit encore des larmes qui portent
le nom de l'infortunée Mirrha, ces larmes
riches et precieuses monument de sa triste
avanture rendront à jamais celebre l'arbre
dont elles coulent.

Histoire de la Vallée faite au mois de novembre 1778 par Mr de Savalette, à L'occasion d'une petite feste donnée dans la vallée de Montmorenci où il louoit une maison

Autrefois fut . . . et vous pouvez m'en croire
Le fait est sur; si pour être écouté;
il est permis de broder une histoire

dans celle ci tout sera vérité
autre fois donc, et sur cet hémisphere
assez peu loin d'une grande Cité
fut un pays, un séjour enchanté,
séjour des Dieux, s'ils habitoient la terre;
là se voyoit, par un accord charmant,
a des talents, les graces réunies,
de la sagesse avec de l'enjouëment
de l'Esprit fin avec le sentiment
de vieux amis, de fidelles amies
d'heureux Epoux, des Peres, des enfans
rendus égaux par la même tendresse
gent de tout âge ensemble conspirants
pour se prêter au jeux de la jeunesse;
sans y parler ni de rangs, ni de droits;
on y vivoit en douce république;

du seul plaisir elle reçut ses Loix
le varier étoit sa politique;
ses revenus, le tribut généreux
de Dons acquis, de ceux de la nature,
que consacroit la ferveur la plus pure
au bien commun de faire des heureux.
de Citadins une troupe choisie
offroit souvent un utile secours
et par les traits d'une aimable folie,
comme un instant faisoit couler les jours.
de son thrésor telle étoit la richesse,
et sans réserve elle en faisoit Largesse;
car en ce genre, à l'avare interdit,
plus on dépense, et plus on s'enrichit;
or il advint . . . mais je vous vois sourire
j'éprouve un sort funeste à tout conteur

malignement vous m'avez laissé dire,
ce que déja vous savez tous par coeur

Ode à M. de Chevert Lt. Gl. et Grand-
-Croix de l'ordre militaire de St. Louis et
de Pologne

par M. de Ganet.

M. de Chevert ayant essuyé mille degouts après la Bataille de Latersberk qu'il avoit gagnée tout seul avec 15 mille hommes qu'il commandoit sans qu'aucun autre Corps de troupes osat s'avancer ni meme faire une diversion, ~~[illegible]~~ confie sa douleur à l'auteur de cette ode son ami particulier traité à peu près comme lui dans sa petite place, il etoit décidé à quitter le service, on l'a cajolé depuis et heureusement pour la france il a bien voulu reservir; L'auteur bien decidé dans ces principes de retraite lui conseille vivement de quitter ce metier ingrat.

Toi dont le Courage intrepide
au milieu de mille hazards
dans la route illustre d'alcide

Suit les Condés et les Villards
Chevert honneur de ma Patrie
mon hommage est sans flatterie
C'est un tribut à tes hauts faits
Sans interêt, sans esperance
je publie au nom de la france
et tes Vertus et tes succès.

—

Qu'il est beau ce rare avantage
de tout devoir à ses Talents
la vertu, l'esprit, le Courage
sont tes ayeux et tes parents
ne cherche pas d'autre origine
bien plus que noble elle est divine
tu peux ne le ceder qu'aux Lis.
l'on reconnoit à ton audace
que ton pere est le Dieu de Thrace
et je voudrois être ton fils.

—

je suis plein du Dieu qui m'inspire
oui c'est toi propice apollon

je Sens les feux, l'heureux delire
qu'inspire le Sacré vallon
Trembler encore ville orgueilleuse (a)
rapeller vous la nuit affreuse
où mon fier heros vous Surprit
le premier dessus vos murailles
apres six mois et vingt batailles
il fut le dernier qui Sortit

—

Et toi plus près de la Lumiere
village ouvert mais trop heureux
tu vis qu'une Simple barriere
Suffisoit aux gens courageux
Montcalvo (b) une Troupe hardie
vient t'assaillir avec furie
quel pouvoir t'en a garanti
Chevert paroit et Son Courage
te derobe au vil esclavage
que montal Souffroit dans Asty

—

Qui pourroit compter les miracles

(b) ville d'italie. (a) Prague

et les faits brillants de ton bras
que d'efforts vaincus! que d'ostacles!
dans les assaults dans les combats
Bassignana, Tydon, Plaisance
temoins de ta rare vaillance
la celebreront à jamais
et malgré ton malheur extrême
on peut admirer à Rhées même (a)
et ta conduite et tes projets

—

Deux Rivaux s'accordent encore (b)
pour te louer sur hastenbek
on sait aux portes de l'aurore
que tu vainquis à Lutersbek
ne sois plus surpris que ta vie
soit en bute aux traits de l'envie
il faut ceder à ses fureurs
viens parmi nous, fais nos delices
des autels et des sacrifices
te sont préparés dans nos cœurs

(a) le pont de Rhees sur le Rhin, où m. de chevert fut battu par l'abandon des troupes.
(b) dans les factum de m.rs d'Estrées et maillebois.

une femme (a) tient la balance
et de Bellonne et de Themis
un ministre (b) soumis dispense
les plus beaux rangs par ses avis
on marchande, on paye la gloire
on croit au temple de memoire
arriver par de tels achats
mais la Posterité plus juste
refusera le nom d'Auguste
à de si laches attentats

Pour moi dont on brise l'epée
au plus bel Été de mes jours
meprisant Pallas hebetée (c)
je revole aux pieds des amours
je sens renaitre un beau delire
riche, heureux, je reprends la lyre
que j'immolai jadis à Mars
les traits du Dieu de la tendresse
Bacchus et son aimable ivresse
feront desormais mes hazards.

(a) mad^e. de Pompadour. (b) m. d'argenson m. de Belleisle.

Cependant si dans cette guerre
on m'eut sauvé cent passe-droits
si comme toi juste et sincere
un Ministre eut senti mes droits
des efforts plus heureux peutêtre
me donnoient les talents d'un maitre
l'espoir a fait plus d'un heros
mais dechu de toute esperance
je vais jouir de l'existence
au sein d'un utile repos.

—

J'emporte aumoins cet avantage
temoin actif de tes succès
j'ai merité que ton suffrage
honnorât mes foibles essais
un grade est moins que cette gloire
je vole au temple de memoire
de ton éclat environné
prenant Philoctete pour Guide

je préfére un aveu d'alcide
à l'honneur d'être couronné

—

La gloire n'est qu'une fumée
aujourd'hui malheureux Guerriers
on detruit votre renommée
on vous enleve vos Lauriers
manes d'un Sarmate[a] adorable
toujours vainqueur et redoutable!
l'on tenta de vous déchirer
et le blaspheme dans la bouche
au plus grand Brigand, à Cartouche
l'Envie osa te comparer.

—

Mars a puni l'ingratitude
du françois par toi si fameux
l'ignorance et l'inquietude
ont fletri ses jours glorieux
humilié par les defaites
épouvanté dans les retraites

(a) m. le marechal de Saxe

et t'addresse enfin ses regrets
pardonne à ce peuple volage
et vange toi de son outrage
en lui prodiguant tes bienfaits

—

Eclaire nous Dieu tutelaire
vainqueur du Luxe et des abus
pour t'imiter et pour te plaire
fais nous pratiquer les vertus
que la fiere et sotte finance
ne soit plus adorée en france
et plus justes dans nos égards
encourageons l'agriculture
honorons la Magistrature
cultivons la guerre et les arts

—

imposons silence à l'envie
contre le Phenix des savans (a)
qu'il soit respecté ce Genie

(a) m. de voltaire

qui reunit tous les talents
quoi! ce heros, frederic même (a)
se privant d'un homme qui l'aime
viole l'hospitalité
et l'envoie aux monts helvetiques
comme un Precheur de fanatiques
chercher azile et sureté.

—

Et toi melpomene brillante
Clairon dont le jeu ravissant
porte en nos ames l'épouvante
l'espoir, le goût, le sentiment
quel caprice affreux deshonore
les dons que l'univers adore
et que le Ciel te prodigua
se peut-il que l'ingrate seine
à tes talents fournisse à peine
le quart des tributs du Volga. (b)

—

(a) le Roi de Prusse. (b) la Czarine avoit fait offrir 40000# d'appointements à Mlle Clairon.

quelle est cette Chapelle ardente ?
que ce Cataphalque est pompeux !
où l'on* voit briller tant de feux
quoi ! ce sont les honneurs funebres,
Chevert, d'un Enfant de tenebres (a)
d'un Vampire, d'un Publiquain
que le Destin reduit en poudre
mais qui ne pouvant s'y resoudre
veut revivre encore sur l'airain

—

plus loin d'un Guerrier de la france
vois-tu le simple monument
un Prêtre ; un fossoyeur s'avance
son Casque en fait tout l'ornement
plaintive on apperçoit la gloire,
mars accourt et fut indigné
au moment qu'au vil Cimetière
il voit precipiter la biere
d'un vainqueur qu'il a couronné

—

(a) m. Roissi —— fermier Gl. et sa femme — furent exposés après leur mort comme des Princes et enterrés avec des Mausolées et des inscriptions magnifiques.

qui peut calculer les miseres,
chevert, de tous nos Combattans
heros moissonnés par les guerres
que vous eviter de tourmens!
travaux outrés, sans recompense,
passe-droits, mepris indigence
l'honneur n'est plus pour le laurier
de ta tete philosophique
ote cette parure antique
et prends la branche d'olivier

—

Il viendra ce tems équitable
où la vertu seule plaira
où l'ignorance redoutable
dans l'obscurité restera
où la trompette de l'histoire
osera publier ta gloire
puisse-je voir cet heureux jour
et puisse l'envie etouffée
expirer au pied du trophée
que t'offre aujourdhui mon amour.

fin

Epitre à madame La comtesse De La tour du Pain, sur le caractere Gay et plaisant de L'auteur, cette dame passoit mal à propos pour etre méchante

Divinité que croit terrible
la timide secte des sots
mais d'un accès toujours facile
pour L'esprit et les bons propos
Reine du gout et du Langage
protectrice de la Gaieté
ce dernier titre est mon partage
et constate ma volupté ;
autrefois le dieu d'amatonte
ce perfide enfant m'attrista
j'aimai, je languis, mais j'eus honte

et ma légèreté me sauva
depuis fuyant toute contrainte
dans les bras de la Liberté
Si j'ai fléchi plus d'une atteinte
mon coeur n'en fut point affecté
toujours content de mes conquestes
jamais jaloux, jamais boudeur
tous les jours pour moi sont des festes
et mon congé fait mon bonheur
je reprends ma philosophie
Epicurienne mitigé
je me permets rats et folie
mais mon désordre est bien caché.
enfin de tout ce qui respire
je sais tirer un bon party
le beau m'enlève, et je L'admire

et le mauvais me divertit
présent des Dieux ô douce yvresse
aimable et charmante Gaieté
sur tous mes pas vole sans cesse
oui tu fais ma félicité
Réceament même octogenaire
par des maux qu'on n'ose nommer
souffrant, accablé de misère
j'ai su rire, et voulu rimer
amour fais tu de ces miracles?
un tendre coeur nous fait souffrir
Jncaque à jamais tes oracles
L'Esprit seul peut nous rejouir
profitez donc charmante fée
des resources de votre esprit
pour ramener l'âge d'astrée

votre enjouement seul nous suffit
profitter de votre jeunesse
immoler à tous les plaisirs
folatrer badinnez sans cesse
et contenter tous vos desirs
pour moi que la parque menace
de coupper le fil des beaux jours
sans faire la moindre grimace
je verrai fuir tous les amours
Des amis, une ménagère
m'escorteront dans mon vieux tems
et bien contant de ma carriere
je le quitterai tous en riant

Sonnet

Non tu ne vieillis pas puisque tu sais nous
plaire

et ton fertile esprit ne sçauroit s'épuiser
tu vivras à jamais, adorable voltaire
et nos justes neveux croissent pour t'estimer
Laisse crier thémis, laisse tonner la chaire
Laisse abboyer freron qu'on devroit museller
méprise vrai phénix L'imbécile vulgaire
tes vertus sans esprit suffiroient pour charmer
ton nom triomphera de L'envie et du tems
tes organnes divains toujours à leur printems
Du long cours de tes ans ont effacé la datte
immortel est-ce a toi de craindre les destins
c'est au bonse à trembler, à nos cénats mutins

et la cabale envenimée
attaquer jusqu'à son honneur

Du double coup qui le menace
le héros n'est point abbatu
L'anglois respecte son audace
L'envieux, cède à sa vertu

Il sait trop que pour entreprendre
L'art manque a ses braves enfans
ce qu'il n'oseroit en attendre
Sa constance L'obtient du tems

Jouet du fou, trésor du sage
ô tems ! qui fuis devant L'Espoir
tu feras voler d'âge en age

Celui qui connut ton pouvoir

Ici la Nature econome
n'irrite point les yeux jaloux
elle n'a produit qu'un grand homme
mais il est le salut de tous.

Imprécation contre L'ail à Mr De Mondesir, traduite de L'ode d'horace à Mécènes

Si jamais un mortel dans sa noire furie
Sur L'auteur de ses jours porte une main impie
qu'on lui donne de L'ail, poison bien plus affreux
que les poisons connus pour les plus dangereux.
Le Gascon cependant et l'aime et le digère

plus prompt à saisir le moment
qui mieux que toi sut à la guerre
se prévaloir d'un mouvement
Chevert reçois ce juste homage
que l'on doit rendre à tes exploix
pour te célébrer d'âge en âge
La renommée aura cent voix

N'est ce pas toi pour la tactique
qu'on vit briller dans son employ
qui de son exacte pratique
en a fait son code et sa loi
par la manoeuvre et l'exercice
par l'exemple et le zele ardent
tu rehaussas notre milice
qui sur tout autre a l'ascendant

Tu sû pour mars en ta jeunesse
de tes travaux te faire un jeu
et d'un coup d'oeil avec vitesse
tout réparer au fort du feu
et fiers aux champs de la victoire
tels ~~que~~ fabius et catinat
Comme aux les beaux jours de ta gloire
sont ceux d'un siège ou d'un combat

Louis s'unit contre une Reine
maurice attaque et Prague est pris
La moldave soumise à la seine
Bauvert on couronne à grands cris
si dans ce jour la discipline
prouve la force de L'Etat
chevert c'est toi que l'on destine

à contenir peuple et soldat

Au bruit que fait cette conqueste
vienne arme au moins cent mille Bras
et de part et d'autre on s'apprete
à Livrer combats sur combats
dans ce siège aussi mémorable
qui se soit fait dans aucuns tems
La france partout redoutable
de leurs morts à jonché leurs champs

Bel-Isle entreprend la retraite
comment la couvrit du secret
malgré tout obstacle elle est faite
Bel-Isle à remplit son objet
tu reste sans ~~aucune~~ nulle assistance

que ta seule intrépidité
et par ta fière contenance
tu fais avec gloire un traité

Magistrats de la capitale
et les témoins de ta vertu
c'est par une voix générale
que votre don fut résolu
c'est l'Estime qui le présente
est-il un présent plus flatteur
qui plus élève et plus enchante
un mortel sensible à l'honneur

---

tes rivaux te rendent justice
sur l'action d'heiremberg
de tes envieux, la malice

tevint expirer a Lurjeeberg
le fort dauphin, tidum, plaisance
où tu signalas ta valeur
t'ont rendu plus cher à la france
et des ennemis la terreur

---

ton air anime aux entreprises
les plus indiferents guerriers
et dès qu'on te les a commises
déja l'on voit les Lauriers
nous les donner comme infaillibles
la victoire qui suit de près
apprend, dans les choses possibles
que rien n'arrete tes succès

De Lessins, il est nécessaire

d'aller promtement s'emparer
tremble, rends toi fiere insulaire
c'est Chevert qui va t'attaquer
tu dis, si j'ai bonne memoire
t'addressant alors au soldat
où le soleil entre, on doit croire
que j'entrerai, tourons, vivat

Croirois tu qu'il manque à ta gloire
qu'on te decore du bâton
apprends qu'au Temple de memoire
le public a gravé ton nom
si ce degré supreme en france
n'est pas le prix de ta valeur
c'est que trop souvent la Balance
s'abbaisse au poids de la faveur
sans le baton, sans la Noblesse

tu peux mourir brave Chevert
ton nom qu'on exalte sans cesse
fait honte aux marquis du bel air
qui ne voudroit au meme titre
renoncer au plus noble sang

C'est par toi que l'on voit ton grade
donner la noblesse aujourdhui
le fer, le feu, la Cannonade
en sont et la source et l'appui
le sang versé dans les batailles
une ville prise d'assaut
le premier qui monte aux murailles
pour etre noble a ce qu'il faut

---

faict à Boston en 1778 par
mr. Le Vicomte de Mauroix
Lieutenant Colonel

Hélaa! quand je quittai la france
Ce fut avec bien du regret
Bercé d'une vaine espérance
Lestement je fis mon paquet

Je m'embarquai pour L'amérique
je quittai mon pays natal
traversant le vaste atlantique
Sur la foi de L'abbé Rénal

Mais lui peu chiche de l'Etoffe
dont son esprit chaud s'emparat

Comme un moderne philosophe
a taillé l'Erreur a plein drap

Dans la douce ivresse ou nous plonge
Le charme d'un stile divin
Les prix fous sont pour les mensonges
le vrai moisit au magasin

De ce peuple encore dans l'enfance
j'ai vu les aziles divers
par tout la stupide ignorance
la rendoit digne de ses fers

Il est sobre par indolence
L'interêt seul peut l'émouvoir
et la liberté qu'il encense

n'est que la haine du Devoir

J'ai vû le Quaker pacifique
dont l'orgueil perçoit le manteau
j'ai vû l'insolence cinique
qui fixa son vaste chapeau

Là j'ai vu la vieille en metine *
squelette Echappé de L'enfer
prêcher a ce que j'imagine
L'Evangile de Lucifer

Tandis que la jeune donzelle
L'oeil plein de feu, les traits charmants

---

* Eglise des Quakers

d'un regard échauffoit le zèle
de ses insipides amants

Enfin j'ai vu la digne race
de ces soldats, fiers et cruels
qu'un hipocrite plein d'audace
armat sous l'abry des autels

Le bonheur d'autrui les irrite
jaloux, sans foi, sans amitié
ils cherchent partout le mérite
mais c'est pour le fouler aux pieds

Un jour ce peuple fanatique
qui hait avec férocité
vous les verrez dans l'amérique

Le fléau de l'humanité

Un culte austère un sol agreste
la soif de l'or, un coeur cruel
pour guider son penchant funeste
il n'attend qu'un nouveau Cromwel

C'est vraiment ici qu'une belle
n'offre que la fleur d'un moment
tout homme s'arroge auprès d'elle
Les droits du plus discret amant

Les caresses sont un pillage
qui flétrit bientôt ses appas
les grossiers transports d'un sauvage
qui subjugue et ne séduit pas

Par une douce resistance
Le désir n'est point excité
C'est dans le sein de l'abbondance
qu'on trouve la satiété

Tendres refus, charmants caprices
font valoir les moindres faveurs
L'amant d'un rien fait ses délices
voilà le triomphe des moeurs

à Boston d'une beauté neuve
L'epouseur n'est point entiché
ni fille, ni femme, ni veuve
C'est tout ce qu'on trouve au marché

Ô! mon Pays, aimable france

objet de mes plus chers désirs
ou d'accord avec l'abbondance
le gout préside a nos plaisirs

L'Egalité cette chimère
que éxaltent nos fiers écrivains
la nature que je révère
l'évite dans tous ses desseins

La force, la valeur, l'adresse
le génie, ont eu de tout tems
sur la sottise et la foiblesse
le droit des premiers occuppans

Ô françois, l'hudsson, la tamise,
l'Ebre, le tibre, ni le Rhin

n'offrent rien qui ne t'autorise
à leur préférer ton destin

Est-il un peuple sur la terre
plus content, plus heureux que toi
ton maître n'est qu'un tendre père
dont ton amour fait un vrai Roi

Que le sort de sa main pesante
accumule sur moi ses traits
je brave sa rage impuissante
je suis honnête homme et françois

---

entre nous ces fameux athletes
que vous affublez de lauriers
les vertus sont dans leurs Gazettes

Les vices sont dans leurs foyers

La Liberté, cette pucelle
qui fut séduite tant de fois
dans l'effervescence du zèle
fait taire ici jusques aux loix

Je vois dans ce qui m'environne
d'ineptes sots, de tristes fous;
que l'univers me le pardonne
mais les bonnes gens sont chez nous

Je vois d'ici, d'un ton caustique
l'Elégant Rénal criez = foin!
= défions nous du satirique
= messieurs, celuici vient de loin

= Le Glaive du Soldat provoque
= le vice et les sombres fureurs - - -
oui, la guerre les dévelope, - - -
Lorsque le germe est dans les coeurs

---

ah! j'aurois dû mieux me déffendre -
du vain désir d'en bien juger!
L'aimable abbé pour en revendre,
n'eut pas besoin de voyager

---

maintenant mon coeur me seconde,
je vais peindre un vrai citoyen
le fabius du nouveau monde
un héros, un homme de bien

Il est d'une figure charmante

de beaux traits, de la dignité
sour une taille avantageuse
la plus noble simplicité

Modeste, sensible, fidele
et révéré de l'Ennemi
l'honnête homme en fait son modèle
et l'homme aimable son ami

Contre L'orage qui murmure
son courage en impose au sort
c'est le calme d'une ame pure
pour qui L'Ecueil même est un port

J'ai vû Wassington sans armée
devant un Ennemi vainqueur

et la cabale envenimée
attaquer jusqu'à son honneur

Du double coup qui le menace
le héros n'est point abbatu
L'anglois respecte son audace
L'envieux, cède à sa vertu

Il sait trop que pour entreprendre
L'art manque a ses braves enfans
ce qu'il n'oseroit en attendre
Sa constance L'obtient du tems

Jouet du fou, trésor du sage
ô tems! qui fuis devant L'Espoir
Tu feras voler d'âge en age

Celui qui connut ton pouvoir

———

Ici la Nature econome
N'irrite point les yeux jaloux
elle n'a produit qu'un grand homme.
mais il est le salut de tous.

Imprécation contre L'ail à m.r De Mondesir, traduite de L'ode d'horace à Mécènes

Si jamais un mortel dans sa noire furie
Sur L'auteur de ses jours porte une main impie
qu'on lui donne de L'ail, poison bien plus affreux
que les poisons connus pour les plus dangereux.
Le Gascon cependant et l'aime et le digère

Tous les Gascons ont donc des entrailles de pierre
ou pour m'assassiner, un cuisinier fripon
dans le sang de vipère auroit cuit mon mouton
ou de ce maudit plat, la mine si trompeuse
étoit l'ouvrage adroit de quelqu'empoisonneuse.
Médée avoit jadis, d'un semblable poison
pour vaincre les taureaux, muni son cher Jason
Elle parfuma d'ail, la robe dangéreuse.
qui la vengea si bien des charmes de Créuse
quand sur son char trainé par d'énormes serpens
Elle voyoit l'Effet de ses enchantemens.
mais quel feu dévorant dans mes veines circule?
dans l'ardente apulie, un voyageur que brûle
le soleil sans nuage, au plus haut de son cours,
souffre moins, que je n'ai souffert depuis deux jours
hercule se parant des dons de déjanire.

Sentit moins de douleurs, un moins cruel
martyre
si de manger de l'ail, ô mon cher Mondesir
vous conceviez jamais le plus foible desir
pleine d'horreur pour vous, Puisse votre Maitresse,
refusant vos baisers, et toute autre caresse
se bien boucher le nez, sortir de votre lit,
et vous laisser mourir de honte et de Dépit.

Vers de M. l'abbé de Cerrutty
Pour Mesd^es de Cossé et de Brancas

Lorsque de Dieu la main féconde
tira l'univers du Cahos
il prescrivit pour règle au monde
Le mouvement et le repos

Cossé, Brancas par caractère
offrent le contraste frappant
L'une est le repos de la terre
et L'autre en est le mouvement

Cossé ne peut rester en place
Brancas voudroit n'en pas changer
L'une cherche à franchir L'Espace
L'autre ne tend qu'à L'abrèger.
toutes deux ici font fortune
tour à tour on aime à Les voir
on voudroit courrir après l'une,
Près de L'autre, on aime à s'asseoir

Cossé peut-être un peu trop vive,
dévore un Jour en un moment

Brancas, quelque fois trop tardive,
voudroit retenir chaque instant,
qui des deux doit avoir la palme?
C'est cequi mérite attention
L'une est un sage dans le Calme
L'autre est un sage en action

Ode de Mr Le chevalier de Bouflers
à son Portier

De ma maison Gardien fidele
toi dont les plus riches Cadeaux
n'ont jamais corrompu lezèle
voici ta consigne, en deux mots
chez moi si L'aveugle fortune
par hazard un jour veut entrer

Si L'ambition importune
jusqu'à moi veut pénétrer
n'ouvres point. toujours à leur suite
sont les crimes et les soucis
elles mettroient bientôt en fuite
le bonheur, la paix et les ris.
à la porte s'il se présente
un bel enfant au doux souris
dont la voix est interessante
le jeune amour, fils de Cypris.
amis reçois bien sa visite
C'est pour notre bonheur commun,
à toute heure ouvre lui bien vite
L'amour n'est jamais importun
Si la sagesse avoit envie
de me parler, sans la chasser

dis lui que ton maitre la prie
d'attendre . ou bien de repasser

Du même

La sagesse est sublime, on le dit, mais helas!
tous ses admirateurs, souvent ne l'aime guere
et sans vous, nous ne saurions pas
combien la sagesse peut plaire
il falloit qu'a nos yeux, elle eut tous vos appas
L'amour pleure en rendant les armes
il eut vaincu par vous, par vous il est vaincu
jamais il n'aura tous les charmes
que vous prêtés à la vertu
on la voit dans vos yeux : eh! qu'on l'y trouve belle!
lors que vous nous parlez, c'est elle qu'on entend

vous lui donner toujours une forme nouvelle
tantôt c'est de L'Esprit, tantôt du sentiment
enfin elle est si naturelle
elle a si bien vos traits que nous ignorons tous
ou si c'est vous qu'on aime en elle
ou bien elle, qu'on aime en vous.

L'amour et Les vents alisées, Conte

Vénus étoit une très bonne femme
elle n'aimoit qu'à faire des heureux.
C'est très bien fait; et Dieu veüille avoir L'âme
des Belles dont le coeur est aussi généreux.
si dans le monde il est quelque contrainte
si les mortels ont des sujets de plainte
ce n'est sa faute, et je puis L'attester.

Je pourrois même vous conter
Si vous voulez d'où nâquit L'inconstance
Péché fort grave, et très commun en france,
j'aurai dis en trois mots, si l'on veut M'écouter.

Quand la Déesse de Cythère
Par les baisers de Mars, eut rendu Vulcain père
de cet enfant malin, ennemi du repos
qui nous fait tant de biens, et souvent tant de maux,
Le destinant au bonheur de la terre
elle vouloit quil fut doux, vif, gai, bienfaisant,
ardent, aimable, tendre et jamais inconstant
elle prit à deux tourterelles
deux ailes quelle lui donna
ce furent ces oiseaux fidèles
que de L'instruire elle chargea
Or vous sentez quavec de pareils guides,

Point ne faisoit de ces tours si perfides
que trop souvent depuis il nous joüa
On ne voloit de la brune à la blonde
Bonheur et bonne foi menoient alors le monde
et ce fut l'âge d'or, que cet heureux tems là
or voici comme tout changea
un jour (que ne fut il le dernier de sa vie!)
L'amour suivi des Ris, des jeux et des plaisirs,
Rencontra de Jeunes zephirs
accompagnés par la folie:
(de la mauvaise compagnie
Voyez un peu, mes amis, le danger)
de plumes avec lui les vents veulent changer,
Pour s'amuser, L'amour accepte la partie,
à ses Mentors le jeu semble innocent
En éclatant de rire il change d'ailes

Et voilà dans le même instant
les zéphirs devenus fidèles
~~et~~ l'amour plus léger que le vent
Le Jeu lui plait : en vain les tourterelles
L'appellent, il se rit de leurs plaintifs accens
Il s'envole et depuis ce tems
fait enrager toutes les belles
et lutine tous les amants
Ces vents constants, sont les vents alisées
qui, pour aller aux lointaines Contrées
offrent aux voyageurs un utile secours
or il est, elles amis, écrit qu'un de ces jours
Ils reprendront chacun leurs ailes
tant que n'apprendrez point ces heureuses nouvelles
n'espérez pas revoir de constantes amours

A Monseigneur Le Comte D'Artois
Par Mr L'abbé de Boismond à L'occasion
de L'oraison funesbre qu'il avoit faite, pour
La Reine d'hongrie au mois de may 1781

Dans ces cadres religieux
dévoués aux crayons funesbres
Prince j'ai conservé les noms, les faits célèbres
et les vertus de tes ayeux
j'ai pleuré ton auguste père
je l'ai vû plus grand que son sort
j'ai vû son coeur, son caractère
sa vie écrite dans sa mort.
triste hommage d'un art sévère
qui ne se nourit que de pleurs . . . .
ah! pourquoi d'une d'une main légère

mêlant de plus douces couleurs
ne puis-je peindre l'art de plaire.
cet art qu'on ne peut contrefaire
dont tu parois avoir surpris
tous les secrets, tout le mistère,
ou que les Graces t'ont appris
tout seroit vrai dans ma peinture
la vaine hyperbole, l'enflure
ne chargeroient point mes tableaux
on ment sans le savoir, pour parer les tombeaux
L'Eloquence a son imposture
et la chaleur de ses pinceaux
rend l'objet plus grand que nature.
mais Prince, lorsqu'on peint ce charme si vanté
cet air françois où la grace étincelle
ce regard fin, doux avec dignité

ce touchant abandon, d'une ame encore nouvelle
du jeune mars l'Elégante fierté
on n'a besoin que d'un pinceau fidèle
l'art gâteroit la vérité
Le Peintre doit tout au modèle

Conte par m.r de Ségur
Le Roi, Le Paysan et l'hermite

UN Roi tourmanté d'insomnie,
on m'a dit que ce mal étoit le mal des Rois
vit a la chasse un villageois
étendu dans une prairie
qui reposoit si doucement
et dormoit si profondement
que du triste monarque, il excita l'envie
au même endroit un hermite passoit

homme sage, et qu'alors partout on respectoit
faisant peu de sermons, ne prêchant que dexemple
detoutes les vertus son coeur étoit le temple.
le Roi L'arrête, et lui dit homme saint.
de grace dites moi, pourquoi ce misérable
que le malheur poursuit, que la fortune accable
malgré les maux quil soufre, et malgré ceux qu'il
craint
bien loin de desirer le ciseau de la parque
dort comme un bienheureux et bien mieux qu'un monarque.
Sire, répond l'hermite, un pauvre villageois
ne condamne personne, et ne fait point de Loix
Jamais l'ambition ne trouble sa pensée
des fautes quil commet, seul coupable et puni
ses chagrins sont l'impot, la taille, la corvée,
il travaille pour vous, et vous veillez pour lui
de plaisirs et de maux, ce consolant partage

d'un Dieu juste et clément, est l'immortel
ouvrage
vous avez tous les biens, ils ont tous les travaux
vous avez les remords, ils ont le doux repos.
Rois qui nous gouvernez portez mieux vos
couronnes
que les honnêtes gens soient vos seuls favoris
et pour mieux dormir dans vos Lits
dormez un peu moins sur vos throsnes
ainsi parla l'hermite, et le Roi furieux
le fit punir, et n'en dormit pas mieux

Le Moine et La Mouche
fable par le même

Le Pere Boniface ayant dans sa cellule
un certain vendredy sans le moindre scrupule

mangé dévotement un Enorme chapon
et bû d'un vin mousseux, d'un excellent Canton
S'endormit en voulant composer un sermon
quil devoit prononcer dans peu sur L'abstinence
Prétendant réformer comme un autre Caton
de son siècle pervers les moeurs et L'indécence
tandis que notre saint dans un profond repos
de Morphée à longs traits avaloit les pavots
Certaine mouche, entestée importune
race pour nos malheurs en été trop commune
de tous côtés courant et voltigeant
vint se percher sur le nez du bon père
Ce nez vermeil, dodu, rouge et luisant
à la dame parut un poste si plaisant
que de longtems, il ne put s'en défaire
plus il alloit tout en dormant

d'une main la chassant et puis la rechassant
et plus la Gourmande commere
revenoit tout en bourdonnant
reprendre sa place ordinaire
Le Moine à la fin s'éveillant
cachant pour se venger l'excès de sa colère
ouvrit puis referma les doigts adroitement
et retint dans ses mains la mouche prisonniere
il alloit sans pitié la livrer à la mort
quand celle cy, lui fit cette priere
ayez pitié de mon malheureux sort
et n'allez pas montrés révérend père
n'écoutant que votre colère
me punir sans savoir, si j'ai raison ou tort
vous devriez plutôt me traiter en bon frere
car entre nous, il est plus d'un rapport
qui rend à bien des yeux la ressemblance entière

remarquez les, et vous serez d'accord
que nous vivons tous deux de la meme maniere.
premierement nous sommes dieu merci
tous les deux sans affaire et sans aucun soucis
étant sans aucun bien nous vivons de rapine
et vous, vous ne fondez non plus votre cuisine
que sur le bien d'autrui, — sur de fréquens
cadeaux
que vous font tous les jours d'imbéciles cagots
je suce votre sang, vous sucez les familles
j'attaque sans pudeur les attraits délicats
les roses et les lys, les modestes appas
des bergères les plus gentilles
à votre avis vous en abstenez vous
vous qui voyez tomber à vos genoux
et les argus et les verroux

et les tourrieres et les Grilles
Répandus en tous lieux sans doute vous savez
que nous sommes partout deux fléaux redoutés
traités donc vos pareils avec plus d'indulgence
souvenez vous que L'importunité,
la paresse et L'incontinence
sont des défauts communs à l'un et l'autre engeance
et laissez moi voler en Liberté
en faveur de nos gouts et de leur ressemblance
Par ce discours trop long Boniface endormi
ouvrant les doigts, lâcha la prisonniere
de beaucoup de Sermons, c'est l'effet ordinaire
et c'est à mon avis, bonne ruse à la Guerre
que savoir endormir son cruel ennemi

Le Cocq, fable, par le même

Certain cocq peu galant, mais fier et vigoureux
sans perdre un seul instant en soupirs et en
fleurette
pressoit à coup de bec une jeune poulette
de répondre à sa flamme et de combler ses vœux
fi, lui dis je en colère, user de violence
et si brutalement exiger du retour
c'est perdre les plaisirs que te promet l'amour
peut on se faire aimer d'un coeur que l'on
offense
ami, me dit le cocq, cesse de me blâmer
imite moi plutôt, songe à te réformer,
vous êtes au logis gouvernés par vos dames
et moi je suis le maître absolu de mes dames
mais si je leur laissais la moindre liberté

elles auroient bientôt toute l'autorité,
on les verroient, comme l'on dit porter les
culottes
et cessant d'être aux fers elles seroient
despotes
ce cocq, à mon avis étoit plein de bon sens
Les femmes sont toujours esclaves ou tyrans

La femme en couches, conte par le même

Certaine Dame en mal d'enfant
tourmantoit médecins, accoucheurs, sage femme
et sembloit en se lamentant
être au moment de rendre l'ame
L'auteur des maux qu'elle souffroit
assez loin d'elle se tenoit
La Dame paroissant redouter ses approches

et lui faisoit souvent de forts justes reproches
à l'instant le plus vif d'une grande douleur
elle fait auprès d'elle asseoir son accoucheur
et se plaignant à lui du tourment qu'elle endure
Pourquoi ce mal, dit elle, est-il dans la nature?
qu'il est affreux, Monsieur, mais parlez
franchement
à ma seconde couche, en souffrirai-je autant

Le Songe et Le Réveil de Messire Jean
Conte par le même

Après une cruelle et longue maladie
Messire Jean qui n'avoit de sa vie
connu repos, ni plaisirs, ni bonheur
fut heureux un moment par un songe trompeur
oubliant à la fois, sa goute et sa vieillesse

et son régime et sa foiblesse
il s'imaginoit être encore en son printems
et se trouvoit dispos et frais comme a vingt ans.
il se croyoit sur un lointain rivage
où régnoient les vertus, l'innocence et la paix,
ses heureux habitans sans soins et sans procés
de L'or et de L'argent ignorant tous L'usage
retraçoient à ses yeux les moeurs du premier
âge
de cet âge où L'amour osoit aller tout nu
trop heureux âge d'or où l'or fut inconnu
point de maris jalous, point de beautés cruelles
point d'amants indiscrets, et très peu d'infidèles
un ciel toujours serein, des prés toujours fleuris
des jeunes gens modestes et polis
des vieillards sans humeur, de fidèles amis
point de méchant auteur, de moine, de notaire

Bon dieu! qu'avec plaisir je quitterois paris
si ce pays charmant existoit sur la terre
Messire Jean partout bien reçu bien festé
nageant dans les plaisirs, sans crainte et sans tristesse
rendant grace aux Dieux d'être si bien traité
étoit plongé dans la plus douce ivresse
quand par malheur un lourdaut de valet
de ces gens, rarement l'esprit est le partage
L'entendant s'agiter, pensa qu'il s'occupoit
de quelque objet facheux, de quelque triste
image
pour s'en mieux assurer il apporte un flambeau
et croyant faire une oeuvre charitable
sur le lit du Dormeur porte une main
coupable
et détruit son bonheur en ouvrant le rideau,
ceci s'adresse à vous triste philosophie

de L'art d'approfondir dangéreuse manie
vous qui détruisant tout, sans jamais rien créer
nous plongez dans la nuit croyant nous éclairer
de graces laissez moi mes erreurs mensongères
et mes illusions, et ces vapeurs légères
qui cachent à mes yeux le vuide et le malheur
que je me trompe, ou non, respectez ma chimère
j'aime à croire à L'amour, aux vertus, à l'honneur
Eloignez donc de moi cette triste lumiere
en voulant m'éclairer vous déchirez mon coeur

L'Enfant, le miroir et La Riviere.
Conte par le même

Un Roi vouloit punir un sage
pour avoir de sa vanité,
de ses travers, de sa légéreté,

tracé dans un sermon, une fidèle image.
Le sage cependant obtint d'être écouté,
et voici quel fut son langage.
Certain enfant - - - - -
fort laid, fort sot, et fort méchant
dans un miroir vit un jour sa figure,
et le miroir avec sincérité
lui montra sa difformité
L'Enfant tout irrité, le brise, et se figure
qu'il peut au gré de sa fureur
en détruisant L'image, effacer sa laideur
mais le cristal d'une onde claire
lui montra quelques jours aprés
même laideur, et memes traits,
et ne pouvant détruire la Rivierre
il dévora sa honte et ses regrets.
ô vous Rois qui prenez cet enfant pour Model.

si je fus de la vérité
pour vous un miroir trop fidel
songez au moins en punissant mon zèle
que la riviere est la postérité.
on dit que l'apologue au roi fit tant
de honte
qu'au philosophe, il pardonna,
que même il le recompensa
mais je veux croire au moins qu'il l'exila
car sans cela, l'histoire auroit trop l'air
d'un conte

A Madame de Pont Intendante
de Metz, Par Mr de Ste hermine

Oui cette nuit dans mon sommeil
zélis j'apperçus votre image

oui votre image à mon réveil
Zelis eu mon premier hommage

Vous étiez belle et ne le saviez pas
vos charmes seuls faisoient votre parure
en vous voyant L'art Murmuroit tout bas
Du triomphe de La nature.

---

quel fut mon trouble en ce moment
Dans mon coeur hélas! sans déffense.
L'amour glissé malignement
à ses côtés me montra L'Espérance

Cruel et funeste retour
auprès de vous paroit L'indifférence
Dans mon coeur est resté L'amour.

mais loin de moi j'ai vu fuir l'Espérance

Epitre à Messieurs du Camp de St Roch
Par Mr de Beaumarchais, sur le
siége de Gibraltar

Messieurs de St Roch entre nous,
Ceci passe la raillerie,
en avez vous donc pour la vie?
et dans quel jour finirés vous?
ne pouvez vous à la vaillance?
joindre le talent d'abréger?
votre éternelle patience
ne se lasse point d'assieger!
mais vous mettez à bout la notre.
Soyez donc battans ou battus

Messieurs du Camp, ou du blocus;
terminés de façon ou d'autres.
terminés; car on n'y tient plus:
fréquentes sont vos canonades
mais hélas, quont elles produit!
Le tranquile anglois dort au bruit,
de vos nocturnes patarades
où s'il répond de tems en tems,
à votre prudente furie
c'est par égard, je le parie,
et pour dire, je vous entends;
quatre ans, ont dû vous rendre sages,
Laissez donc là vos vieux ouvrages
quittés vos vieux retranchemens,
retirés vous vieux assiégeans;
un jour ce mémorable siége
sera fini par vos enfans

si toute fois Dieu les protége;
mes amis vous le voyez bien
vos bombes ne bombardent rien;
Vos bélandres et vos corvettes
et vos travaux et vos mineurs
n'épouvantent que les Lecteurs;
de vos redoutables Gazettes;
Votre blocus ne bloque point;
et Grace à votre heureuse adresse
ceux que vous affamés sans cesse
ne périront que d'embonpoint

Epitre à l'indiference

adieu paisible indiference
et vous aussi ma liberté
adieu triste repos, vous que j'ai trop
chanté

qu'un autre que moi vous encense
pour toujours je vous ai quitté
si je vous ai trahi ma faute est
pardonnable
je vous avois promis plus de fidelité
mais vous m'aviez promis d'être toujours
aimable
et vous seule aujourd'hui manquez à
ce traité
je vous avois juré de n'aimer de
ma vie
inutiles sermens le dieu que je
servois
pour faire mon bonheur usa de
tromperie
de son frere l'himen emprunta
tous les traits
et je jure aujourd'hui d'aimer toute ma vie

qui l'ont dit, que ce Dieu qu'on voit
toujours paré
de guirlandes de fleurs que l'on cueille
à Cythere
Se fut pour mon bonheur finement
retiré
Sous la perruque d'un Notaire
et la Soutane d'un Curé
on m'avoit peint dans mon Enfance
Ce dieu sous de fausses couleurs
il n'est point le tiran de nos cœurs
qu'il a soumis à sa puissance
je l'ai bravé longtems, je craignois
sa vengeance
mais il ne s'est vengé qu'en me
jettant des fleurs
adieu paisible indiference
et vous aussi ma liberté
adieu triste repos vous que j'ai trop
chanté

qu'un autre que moi vous encense
pour toujours je vous ai quitté

Epitre à ma moitié

Je vois la moitié du monde
se moquer de l'autre moitié
J'entends la moitié du monde
se plaindre de l'autre moitié
on sait que la moitié du monde
aime et trahi l'autre moitié
et moi seul au milieu du monde
dont je meprise la moitié
dedaignant les caquets du monde
dont je ne crois pas la moitié
je veux etre en depit du monde
toujours fidele à ma moitié

Epître
à
mesdames amelie et eglae

—

l'ai je bien entendu! quoi charmante
amelie
et vous belle aglae vous voulez fuir l'amour
vous osez toutes deux le traiter de folie
songez y bien ce Dieu vous jouera quelque
tour.
il ne s'attendoit pas à tant de perfidie
de vous, surtout de vous qui lui donnez
le jour
mais pourquoi le blamer, si c'est une folie
tous les mortels heureux lui doivent leur
bonheur
le moment le plus doux qu'on passe dans
la vie
n'est qu'une illusion, qu'un songe seducteur
et ce seroit à nous une etrange manie
que de vouloir sortir d'une si douce erreur
n'ayez que du mepris pour ces pretendus sages

dont le cœur insensible, à la gloire
aux amours
bannissent le plaisir et confondent les
âges
vont en de sombres nuits changer nos
plus beaux jours
pour moi des passions je respecte l'ivresse
et mon bonheur seroit de voler tour à tour
des champs de la victoire aux pieds de
ma maîtresse
et du temple de mars au temple de
l'amour.

Epitre à ma femme
en lui donnant un almanach

L'himen a derangé ma tête
Depuis que je suis sa conquête
je n'entends rien aux almanacs

et dans les Lieux où tu n'est pas
Les jours me semblent des semaines
mais les plaisirs suivent les peines
et dans les Lieux où je te vois
Les ans me paroissent des mois
L'Eté brulant, L'humide automne
crées la blonde, et la Riche Pomone
N'amènent point selon moi le beau tems
ces deux saisons soumises à Bellone
font pleurer les amants et causent leurs
tourmens
et dans L'almanac des amants
On ne voit de beaux jours, que ceux que
L'amour donne
Ces beaux jours sont pour moi, ceux où le vieil hyver
de noirs frimats attriste l'air
et dut on m'accuser d'une étrange manie

de jour en jour plus en tête
je préfère dans ma folie
La nuits au jour et L'hiver à L'Été
je ne connois de jour de feste
que ceux, où je puis tête à tête
oubliant L'univers ne voir que tes appas
et tous ceux qui voudront unir avec sagesse
le calme des vertus à la plus douce yvresse
ne pouvant prendre une maitresse
prendront de mes almanacs

Epître à Marie, pleine de grace

Mon aimable Marie, écoutés moi de grace
et ne me traités point en ennemi de Dieu
Il est vrai que jamais je n'ai crûs a la grace
que L'on nomme éfficace, à ce Présent de Dieu

qui selon nos curés, sans nul Espoir de grace
Laisse bruler titus, socratte au nom de Dieu
mais j'attends a genoux mon arret ou ma grace
mes peines mes plaisirs d'un plus aimable Dieu
ce fameux créateur tout puissant par sa grace
cet Etre bienfaisant que j'ai choisis pour Dieu
c'est le fils de Vénus et le frere des graces
Les plus heureux mortels reconnoissent ce Dieu
Il n'exige d'aucun Pater, credo, ni graces
Le plaisir est l'encens qui convient à mon Dieu
avare de tourmens et libéral en graces
Il est le plus enfant et le plus grand des Dieux
ô vous! qu'il a formée en consultant les graces
vous, pour qui brulleroient les plus sévères Dieux
Souffrez qu'à ses bontés je rende quelques graces
je lui dois un bonheur qu'envieroient tous les Dieux

Épitre à mon frere

L'année où de Capitaine en Premier
j'étois devenu Capitaine en second

Heureux frère pourquoi me faut-il chaque
année
En désirant ton sort plaindre ma destinée
et pourquoi le hazard qui me fit ton ainé
me rend-il tous les ans le plus infortuné
à peine Les zephirs de leur aile légère
chassent les noirs frimats, et rechauffent la terre
qu'il faut pour éviter la prison, les arrêts
changer tous mes plaisirs en de tristes regrets
quitter tout ce que j'aime, Endosser L'uniforme
courir en Poste à L'Isle afin qu'on m'y réforme
et M'enterrant tout vif, dans cette garnison
de L'ennui chaque jour avaler le Poison

quelle est donc la fureur, où la triste folie
qui nous possède tous, Pourquoi de notre vie
sacrifier ainsi La plus belle moitié
Pourquoi vivre en esclave, être fort mal Payés
faire de courts repas, et de Longs exercices
abandonner L'amour pour de tristes Milices
S'arracher de Paris pour voir tant de héros
S'occuper noblement à panser des chevaux
et quitter opéra, festes, et comédies
pour voir des hopitaux, ou bien des Ecuries
Pourquoi, va s'écrier quelque officier Major
Le chapeau de travers, criant comme un
Stantor
bien botté, bien ciré, tout fier de ce mérite
votre mépris pour nous est indigne et M'irrite
osez vous bien déja, petit écervelé
sous les Drapeaux de Mars vous a peine

Installé

Dédaigner cette illustre et brillante carriere
où vous n'avez encore fait qu'un pas en arriere
vous trouvez nos détails fades minutieux
pour les savoir prisez jeune homme ouvrez
les yeux
admirez avec nous la moderne tactique
abandonnez Turenne, il est par trop Gothique
quittez césar Gustave, et tous ces vieux héros
et Lisez de Durand les ouvrages nouveaux
Rompez vos bataillons Divisez les en manches
mettez vous aux tiroirs aux Jumelles, en tranches
apprenez tous ces mots du Systême françois
et pour voir sans danger l'ennemi de plus
prets
Laissez là vos trois rangs ne marchez qu'en
colonne

que le feu du canon jamais ne vous étonne
Par Dumesnil Durand son effet est detruit
et dans Lordre profond, il ne fait que du bruit
de St Germain surtout suivez bien les maximes
et que tous vos héros comme autant de victimes
conduit par le baton, pour chercher des Lauriers
craignant moins lennemi que leurs bas officiers
surpris de ces discours, et de cette folie
je fuis tous ces fleaux de ma triste patrie
qui n'a dautres héros, et dautres deffenseurs
que ces grands écrivains, et ces petits penseurs
qui le cerveau rempli de Pompeuses sornettes
font marcher en cadence, et la montre à
la main
calculent tous les pas, et toisent le terrein
de frivoles détails, surchargent la tactique
dêtre de bons sergens font leur affaire unique

ne savent manoeuvrér qu'en des Lieux reguliers
héros en tems de paix, a la guerre écoliers
je les fuis en pleurant des tems nommés barbares
où ces petits talents étoient beaucoup plus rares
Les Coucis, Les Bayards, et les Montmorency
connus par leurs exploits et non par leurs écrits
de ces siecles heureux faisoient toute la gloire
Par d'utiles travaux, maitrisoient la vitoire
Rendoient leurs noms fameux et couverts de
Lauriers
dés qu'on faisoit la paix regagnoient leurs foyers
Ces généreux soutiens de la chevalerie
fidèles à leurs Dames ainsi qu'à leur patrie
étoient braves soldats habiles Généraux
chevaliers pleins d'honneur, mais mauvais
Caporaux
Si de ces heureux tems, il reste quelque trace

c'est dans L'Illustre corps, où le destin te place
quatre mois tout au plus éloigné de Paris
à d'ennuyeux détails nullement asservis
Les fortunés guidons aux Pieds de leurs maîtresses
attendent le moment de faire des Promesses
de Myrthe de Lauriers se couvrent tour à tour
et servent aussi bien la gloire que L'amour
conserver s'il se peut à jamais vos usages
nous sommes tous des foux et vous seuls etes
Sages
nous meprisons les gouts, les préjugés françois
nos courtisans sont tous caporaux ou Jaquets
désolé des travers de sa triste patrie
las d'y mener lui même une ennuyeuse vie
fatigué d'être oisif, d'être loin de Paris
de toi, de ces plaisirs, et de tous ses amis
ton frere impatient emprisonné dans L'Isle

maudit cent fois par jour cette insipide ville
et végette à regret dans ce triste séjour
où sans chercher la gloire on languit sans
amour

Epître à mon frere

Suis-je bien eveillé ? mes yeux sont-ils
ouverts
un voyageur qui trouve au milieu des
deserts
des Palais enchantés des Tables bien servies
des Nains ou des Geants ou des Nimphes jolies
n'est pas plus etonné de cent objets divers
que moi je ne le suis en recevant tes vers
dis moi par amitié, dis moi mon pauvre
frere
as-tu l'esprit présent, la tete bien entiere
toi que j'ai toujours vu l'ennemi des rimeurs
depuis quand te mets tu dans le rang des
auteurs.

tu ne me verrois pas t'accuser de folie
si l'amour t'inspiroit quelque triste Elegie
si j'entendois ta voix en chansons madrigaux
du nom de ta Bergere etourdir les Echos
l'amour excuse tout et souvent son ivresse
porte a chanter en vers l'objet de sa tendresse
mais lorsque de sang froid je vois de ton cerveau
sortir subitement un conte un fabliau
dedaigner dans tes vers hemistiche et cesure
n'observer que la rime, oublier la mesure
et fier et satisfait te montrer sans effroi
aux yeux d'un grand auteur d'un rimeur tel
que moi.
je puis penser alors avec quelque apparence
que mon frere est plus fou peutetre qu'on
ne pense
ton conte cependant si rempli de defauts
n'est pas sans agrement et pour faire en deux
mots
de ce petit ouvrage une critique aisée
corrige tous les vers et garde la pensée

Epitre à mon frere

Venerable Guidon dont la grave epaulette
inspire le respect à votre frere ainé
fier de voir à present votre fortune faite
n'insultez pas au sort d'un frere infortuné
tandis que commandant ma modeste
phalange
sur deux rangs tous les jours tristement je
la range
et que tous les matins en quête de laurier
je me couvre de boue ou d'un noble fumier
vous jouissez tranquille au sein de la molesse
des honneurs attachés a votre illustre rang
vous couchant de bonne heure et fort tard vous
levant
mangeant chaud, buvant frais caressant votre
hotesse
et vous laissant aller sans crainte au doux
penchant
que je vous ai toujours connu pour la
paresse
qu'il est facile helas! dans ces heureux repos

de composer des vers ou brille la saillie
des contes pleins de traits, d'enjoument et de bons
mots
lorsque d'un gras abbé l'on peut mener la vie
et qu'on fait en dormant le metier des heros
des maux que je ressens, de travaux epuisée
ma muse deperit et seche de langueur
et la votre au contraire est vive et reposée
d'une rose vermeille a toute la fraicheur
comme vous libertine et toujours enjouée
elle n'a qu'un defaut, c'est qu'elle a trop d'ardeur
et de faire souvent des vers dont la longueur
fait gemir sous leur poids la mesure
oppressée
corriger ces defauts, ne vous rebuter pas
vouler vous que vos vers soient remplis
d'harmonie
de Daphné, de Cloris, de la jeune amelie
celebrez les talens, les graces, les appas
le flambeau de l'amour eclairera vos pas
bien mieux que ne feroit le flambeau du
genie

Epitre à mon frere

Je me souviens du tems ou constant et fidele
aux amours de nos jours tu servois de modele
les femmes te citoient a tous nos jeunes gens
comme un homme parfait un heros des romans
mais tandis qu'on faisoit en tous lieux ton eloge
le tems marchant toujours avec sa triste horloge
te voyoit consumer en plaintes et soupirs
le peu de jours marqués pour compter tes plaisirs
chacun te trouvoit digne de sa tendresse
mais pour te meriter chacune etoit Lucrece
je te voyois loué, chanté, chargé d'honneurs
et te voyois toujours accablé de rigueurs
que les tems sont changés, courant de belles en
belles.
de boudoir en boudoir, de ruelle en ruelle
par toutes àpresent justement abhorré
tu finis cependant par en etre adoré
quel homme sans principe et sans foi
disent-elles
il promene partout ses regards infideles
comment peut-on l'aimer et lui ceder jamais
comment, c'est en comptant beaucoup sur leurs attraits

l'amour propre d'abord fait accepter l'hommage
On desire fixer un amant si volage
on l'espère, on le croit et l'on n'ouvre les yeux
qu'à l'instant, où deja présentant d'autres voeux
etouffant ses remords sous le poids de ses crimes
il cherche et fait encore de nouvelles victimes
ainsi je suis bien loin de blamer ton erreur
je vois que pour aller au temple du bonheur
l'amour en badinant te porte sur son aile
et que pour être heureux tu dois être infidele
poursuis, laisse crier les Pedans les Censeurs
et toujours papillon cueille toujours des fleurs

Sur Le Procès de m.r Pernau Procureur au Parlement, contre M. Le Comte de Morton de chabrillant, lequel L'avoit maltraité à L'opéra. et Bon chat bon Rat. fable allégorique

Un chat brillant pour augmenter son Lustre

se rengorgeoit, se léchoit miauloit
faisoit gros dos et dressoit queue et Griffe
tout près d'un rat qui n'étoit pas trop rustre
qui très souvent mangeoit fromage et Lard
un de ces rats qui sont fort peu rongeurs
tel que l'on voit d'honnête procureurs.
le rat craignant la pate meurtriere
de ce gros chat fanfaron de goutiere
pour s'esquicher se tapit dans un coin
pour l'en tirer, le chat double ses soins,
il l'en arrache, il le met en ratiere
on L'y retient, malgré les plus grands cris
on le maltraite, et voilà la matiere
d'un grand procès jugé par tout paris

Le rat sera maintenant dans sa place

malgré le chat deshonnorant sa race
et le matou par un vilain terni
de chat brillant deviendra chat terni

Le Duc reconnoissant et les deux médecins. Conte historique, par mr de Reuillère

Un petit Duc, un petit avorton
bouffi d'orgueil et du plus mauvais ton
fait au mépris et se riant du blame
se préparoit, non pas à rendre l'ame,
on ne rend pas ce qu'on n'a jamais eu.
Sans plus de phrase, il se croyoit perdu,
ce mannequin, cette fragile ébauche
privé d'espoir épuisé de débauche

alloit partir bien cousu dans un sac
[ce mot est mis pour rimer à fronsac]
quand deux rivaux du grand dieu d'Epidaure
dont le talent mérite qu'on l'honore
vinrent soudain quoiqu'appellés bien tard
en le sauvant, prouver l'abus de l'art.
Les deux amis joyeux de leur victoire
modestement s'en renvoyoient la gloire.
dans ce moment du fond de ses rideaux,
Le Duc encore étendu sur le dos
glapit ces mots, injure sotte et vaine
bravo docteurs voilà de la fontaine
les deux baudets qui se faisant valoir
vont tour à tour user de l'encensoir.
bien, dit Barthés, je goute cette fable

mais j'aime mieux l'histoire véritable
de ce Dauphin qui, voyant un vaisseau
non loin du port disparoitre sous l'eau,
vint sur son dos, au moment du naufrage,
sauver lui seul presque tout l'équipage:
à terre il porta ce qu'il put
même un singe en cette occurence
proffitant de la ressemblance
pensa lui devoir son salut;
mais le Dauphin tourne la teste
et le magot considéré
il voit qu'il n'a tiré
du fond des eaux rien qu'une beste:
il l'y replonge, aussitôt va trouver
quelque homme, afin de le sauver

Les deux docteurs après cette aventure
Livrent le Duc au soin de la nature
qui le sauva par l'unique raison
qu'elle fait naître en la même saison
l'aigle et l'aspic, les fleurs et le poison

Sur La Chute de La Princesse charlotte* au mois de février 1783

Une superbe chanoinesse
portoit dans ses sourcils altiers
L'orgueil de trente deux quartiers
un jour au sortir de la Messe
en présence de L'Eternel

* fille de Mad[e] La Comtesse de Brione

~~et meme~~ de tout Israël
tandis quelle fendoit la presse
et s'avançoit le nez au vent
un faux pas fit cheoir la déesse
Jambes en l'air et front devant
cette chute fut si traitresse
qu'en dépit de tous ses ayeux
qui voulut voir, vit de ses yeux
le premier point de sa noblesse.
car on ne peut nier cela,
toute noblesse vient de là:
ce point en valoit bien la peine
l'yvoire, le Rubis, l'Ebène
n'ont rien de plus éblouissant

elle avoit raison d'être vaine

le beau chevalier qui la mene

noble et timide adolescent,

la relevoit en rougissant :

Il rassuroit d'un air ~~...~~ décent,

mais plein de feu, rempli de grace,

Sa pudeur prise au dépourvû

ah Monsieur ! dit-elle à voix basse

Monsieur . . . . . Ces bourgeois l'ont-ils vû ?

A Mr. Le Comte de Rochambeau, par monseigneur Le Duc d'Enghein, à une feste chez madame La Duchesse de Bourbon. à son retour de L'amérique au mois de février 1783

A L'ami de Washington

Vous rétablissez L'équilibre
entre deux peuples étonnés:
grace à vous, L'amérique est libre
et tous les coeurs sont enchainés
Bellone desormais captive
respecte de Boston Les heureux habitans
et vos mains font fleurir L'olive
sur ce bord, où la foudre a grondé si longtems
mais s'il doit son indépendance
à votre sagesse, à vos coups
votre retour bien cher à tous
sert aussi sa reconnoissance.

Car en vous rendant à la france

il croit être quitte avec nous

Le Lac et le torrent, Par Mr de Ségur, à une Dame qui se vantoit de son indifférence en 1784

D'un Lac tranquile et pur, la Naïade indolente

disoit, en se mirant dans ses limpides eaux

ah! que ce calme est doux que mon ame est contente

Le bonheur est dans le repos.

Ce torrent dont je vois l'écume blanchissante

ce torrent dont le bruit fatigue les échos
Comme il s'agitte et se tourmente
avec fracas comme il roule ses flots
renversant tout sur son passage.
toujours en proye à ses fureurs
helas! sa vie est un orage.
il ne sait pas jouir des fleurs
quil voit naitre sur son rivage
ah! quil me fait sentir que mon repos
est sage
le ciel même ne peut en troubler la douceur
de ma raison mon bonheur est L'ouvrage
Le calme de mes eaux peint celui de
mon coeur

apeine elle achevoit, oh disgrace imprevüe
un ruisseau souterrain par le torrent enflé,
se mêle aux eaux du Lac et cherchant une issue
mine et perce ses bords; le rivage éboulé,
présente aux flots surpris une pente inconnue
leur calme disparoit, leur cristal est troublé.
le murmure succéde à leur profond silence
vers ce passage ouvert, chacun court et s'élance
La naÿade en fin se défend
envain elle gemit, envain elle s'irritte
elle s'emeut, et se trouble et s'agitte
elle bouillonne elle se précipitte
et le Lac devient un torrent

---

cessez de vous vanter Lucile

d'avoir un cœur indifférent
L'amour que votre orgueil exile
peut se vanger dans un instant
pour troubler l'eau la plus tranquille
il ne faut qu'un léger penchant

Sur la Comédie de Mr de Beaumarchais
intitulée Les noces de figaro, jouée sur
Le théatre françois au mois de mai 1784

Je vis hier du fond d'une coulisse
L'Extravagante nouveauté
qui triomphant de la police
profane des françois le spectacle enchanté

dans ce Drame effronté chaque acteur est un vice
Berthole nous peint L'avarice
Almaviva le suborneur
Sa tendre moitié L'adultère
et double main un plat voleur
Marceline est une mégère
Bazile est un calomniateur
fanchette L'innocente est bien apprivoisée
et le page d'amour au doux nom chérubin
C'est à vrai dire un fieffé Libertin
protégé par suzon, fille plus que rusée
pour L'Esprit de L'ouvrage, il est cher bride oison
mais figaro - - - le drole à son patron
si scandaleusement ressemble
il est si frappant qu'il fait peur

et pour voir réunis tous ces vices ensemble

des badauts apostés onts demandé L'auteur

Portrait du Charlatanisme, fait par Lui même dans un moment de franchise

Par Le Pere Serutti Jesuite

J'ai créé la race innombrable

qui par le merveilleux, seduit le Genre humain

j'ai le ton emphatique avec un air capable

J'excelle aux tours d'Esprit, j'excelle aux tours de main

Je m'enveloppe du mystère,

et je m'environne du bruit;

Le bruit en impose au vulgaire

et le Silence à L'homme instruit

On me voyoit jadis sur la place d'Athènes
du haut de la tribune inspirer les rheteurs
pres du tonneau de Diogènes
je rassemblois les spectateurs
J'ai fait valoir plus d'un grand homme
changeant selon le siecle et selon le pays
je m'en suis débitant des Reliques à Rome
et des nouveautés à Paris
autrefois Moliniste
ensuite Janseniste
puis Encyclopédiste
et puis Economiste
à présent Mesmeriste
C'est moi qui traduisit, par d'heureux changemens

L'Esprit Evangelique
L'Etude Politique
La Science phisique
en stile de Romans

Dans le Siecle passé je redoutois Moliere
à son nom encore je frémis.
Dans le Siecle présent je redoutois Voltaire;
Rousseau, sans le vouloir, étoit de mes amis.
Dans le Senat anglois je joue un très grand rôle
mon zèle aux deux partis se vend le même jour.
puissant d'intrigue et de parole,
je suis Catilinat, Cicéron tour à tour.
a L'amérique angloise, encore un peu sauvage,
je n'ai pu jusqu'ici faire accepter mes dons

mais j'en espère davantage

depuis que des héros inventent des cordons.

des Papes quelquefois je colorai les Bulles;

j'ai souvent embelli les recits des heros

de nos controleurs Généraux

je tourne aussi les préambulles

je dicte à nos Prélats de pieux mandements,

des Discours aux académies

sans être ému, j'ai de grands mouvements

pompeusement j'orne des minuties

Professeur Emeritte à l'Université

je suis vieux docteur en Sorbonne

mais ma premiere Place est dans la faculté

et ma seconde auprès du thrône

En peu de mots voici les traits
auxquels on peut me reconnoître
j'aime à parler, j'aime à paroître
j'aime à prôner ce que je sais
j'aime à grossir ce que je fais
j'aime à juger, j'aime à promettre
j'annonce les plus beaux secrets
je n'en ai qu'un, celui de mettre
tous les sots dans mes intérêts

Venez voir dans Paris tout L'or que J'accumule
venez voir près de moi Les Badauds attroupés
depuis la Ste Ampoule ils y sont attrapés
Ce françois si malin est encore plus crédule

Sur Le Colin Maillard. par mr Benoist en 1784

Colin maillard au bon vieux tems
àla folie ayant dû sa naissance
il amusoit la paisible innocence
il égayoit les jeux des premiers ans.
L'amour bientôt L'apprit àla jeunesse
et prêtant son bandeau pour lui couvrir les yeux
il instruisit L'amant heureux
à saisir encourant sa timide maitresse
a surprendre un soupir échappé de son sein
à deviner son coeur palpitant sous sa main
mais dans ces tems de candeur de franchise
de bonne foi de Loyauté
on jouoit avec probité

nulle fraude n'étoit permise
Les yeux bien clos toujours colin maillard
poursuivoit a tâtons et nommoit au hazard
de nos jours un peu moins austère
j'ai vû par fois colin maillard
furtivement dégager avec art
une trop mobile paupiere
des plis redoublés du mouchoir
et dirigé par la malice
saisir L'objet de son caprice
sans craindre le pot au noir
ne soyons pas surpris s'il dégénère
La fortune et L'amour, ces aveugles fameux
que le ciel a chargé de Gouverner la terre
Colins maillards peu scrupuleux
ont trompé les premiers une loi trop sévère

non le hazard de leurs pas inconstants
n'est pas toujours L'aveugle guide
pour couronner les modestes talents
pour verser leurs bienfaits sur la beauté timide
souvent ils furent clairvoyans
au couple heureux qui nous rassemble
quand tous deux réunis ensemble
ont prodigués leurs dons divers
La fortune et L'amour avoient les yeux ouverts

Le Ruban de Délie

Enfin L'heure sonne, et L'amour
par un songe nouveau qu'il envoya près d'elle
lui dit Délie, il faut en ce beau jour
ou rendre heureux hilas, ou le voir infidelle

Que faire? se soumettre -- en effet un matin
par hilas poursuivie au sein de la verdure;
elle s'assied, le regarde, et soudain
un ruban quelle passe au dessous de son sein
partage ses appas, et lui sert de ceinture.
vois ce ruban, dit elle, en se tournant vers lui
hilas, la moitié de moi même
est l'unique bien qu'aujourdhui
je puisse offrir a ce que j'aime
interroge ton coeur, choisis, et reponds moi
des deux moitiés L'un ou L'autre est a toi
L'amour ordonne de me rendre
mais ton choix fait, songe bien à cela
d'un ou d'autre côté, ton pouvoir va s'étendre.
jusqu'au Ruban, pas au delà
hilas balance, et je vous jure

que je conçois son embaras

au dessus il voit mille appas

oui, mais il en est tants que son oeil se figure

ce petit pied qu'il voit est du meilleur augure

pour les charmes qu'il ne voit pas

il faut y renoncer, disait-il, quel domage

je vois à mes plaisirs, mêler bien des regrets

oui mais aussi qu'un beau visage.

Lorsque L'amour L'anime a de puissants attraits

ces yeux qui de son coeur expriment le langage

ces bras arondis par L'amour

et puis le sein que le désir volage

souleve, abaisse tour à tour

plus bas peut-être, il en est d'avantage

mais quoi renoncer à ceci

Mille trésors sont là je gage

Mais le coeur - le coeur est ici

Il s'élance à ces mots, dans les bras de Délie

Son ame avec transport semble s'y reposer

Content des biens qu'il a, vous diriez qu'il oublie

Ceux qu'on a pu lui refuser

il se console au moins par un tendre baiser

mais L'amante pour prix d'une flamme si pure

le regarde plus tendrement

et laisse le ruban qui lui sert de ceinture

tomber aux pieds de son amant

À Hilas

---

heureux Hilas ! un coeur comme le tien

devait tout espérer de celui de Délie.

le desir te parlait, et tu le sacrifie....
vas ton choix eut été le mien ....

Puisais je chaque jour aux pieds de ma maitresse
voir tomber comme toi, le ruban fortuné
qui fut le prix de ta tendresse
et dont l'amour ta couronné

Épitre aux prisonniers de la Bastille et au Prince de Rohan à l'occasion de sa détention. au mois d'avril 1786

Illustre prisonnier tirez nous d'embaras
êtes vous Cardinal, ou ne l'êtes vous pas?
hélas! seroit-il vrai que la cruelle Rome
ait pû dans sa fureur dégrader un saint homme?

un Rohan ? répondez ; vous détournez les yeux
ah ! vous pleurez le sort de vos tristes cheveux
vous voilà donc réduit à la simple calotte
ce n'est pas le seul mal que vous ait fait LaMotte
si docile aux avis d'un sage confident
vous eussiez écarté ce dangereux serpent
heureux tendres amis, votre union si belle
auroit semé de fleurs votre course immortelle
elle auroit égalé les ans du vieux nestor
et pour vous deux enfin ramené L'âge d'or
mais a mes tristes yeux, quelle funeste image !
un Rohan dans les fers, un Rohan qu'on outrage !
et Maurepas n'est plus ; hélas dans ~~sa~~ fureur
L'enfer a dévoré ton ami, ton vengeur
Prélat, Dieu ! quel excès d'horreur, d'ignominie

je te vois sur les quays pendu en effigie:
je vois loin du seigneur un prince des autels
au Milieu des héros par charlot immortels

A Melle D'oliva

Qu'as tu fait D'oliva? par quelle destinée
paroissant a nos yeux La Motte retournée
ou plutot empruntant le domino vallois
viens tu d'un nouveau crime épouvanter les loix
je suis jeune, dis-tu, trop sensible et trop tendre
de la séduction, je n'ai pû me défendre,
consultez mon mémoire, un espoir enchanteur
aux piéges des méchants avoit livré mon coeur
La Motte étoit mon guide, au grand prêtre amenée

victime, j'ai tendu ma gorge infortunée
mais j'atteste le ciel, qu'en cet instant fatal
le coup que j'ai reçu, n'est point d'un cardinal.
le conseil de Rohan, mon deffenseur lui même
ont tiré mon esprit de cette erreur extrême
tous deux m'ont démontré que je n'ai rien pû voir;
target qu'il faisoit nuit, Blondel qu'il faisoit noir.
voilà ce que je sais, et mon ame ingénue
dans cet humble recit se montre toute nue.
je suis simple, sans art, eh qui jamais sut mieux
que la triste Oliva se dévoiler aux yeux
Croyez en ma candeur si naïve et si pure.
C'est le plus beau des dons que m'ait fait la nature

———

A Cagliostro

Mais toi de la Nature, ô fils infortuné
qui t'a mis sous le glaive au crime destiné
d'où partent les sanglots dans l'horreur des ténèbres
et ces gémissemens sous ces voutes funèbres
dis moi quel est ton crime, et quels sont tes forfaits?
j'avois toujours compté mes jours par mes bienfaits
ami, consolateur de la nature humaine
je mettois mon bonheur a soulager sa peine
et le consolateur, l'ami de l'univers.
gémi en ce moment chargé d'indignes fers
des maux que j'ai guéri par ma vaste science
de mes nobles travaux, telle est la récompense
françois peuple d'ingrats, malheureuse cité

je consacrois mes jours à ta félicité
oh! Paris inhumain, fatale trébisonde
tu vas donc immoler le grand ami du monde
s'il faisoit ton bonheur en recevant la mort
frappe, à ta cruauté ton ami s'abandonne
sous les coups, expirant ton ami te pardonne

A Mr Le Cardinal de Rohan

Et vous triste Prélat, Cardinal sans chapeau
qui vous a pû réduire en cet état nouveau?
Target depuis un an enfante mon mémoire
il saura mieux que moi, vous peindre mon histoire
attendez, respectez son pénible Labeur
un tel enfantement ne va pas sans douleur
mais la sublimité de sa rare éloquence,

doit peindre mes vertus, montrer mon innocence
prouver que tout au plus, j'ai mérité l'exil,
ou le bannissement; Prélat ainsi soit il

à Mr Desfaucheret auteur du mariage
secret. par Mr noël au mois d'avril
1786

Depuis longtems dans un triste veuvage
thalie en pleurs, regrettoit ses amans
tous descendus sur le sombre rivage
et rebutoit tous les sots poursuivans
qui lui rendoient un ennuyeux homage
mais en voyant et son front s'éclaircir
et les souris renaître sur sa bouche
son air aussi plus tendre et moins farouche

propos divers commençoient a courir;
et les douceurs d'un secret hymenée
étoient dit-on la cause fortunée
du changement. Les propos vont finir
car un enfant charmant comme sa mere
qui réunit la gayeté, l'arts de plaire,
vient en naissant de troubler le mystère.
L'amour heureux doits toujours se trahir.
Des faucherets, on t'en nomme le père
on applaudit à ton bonheur parfait
d'un oeil d'envie on voit ton doux partage
et desormais ton mariage
pour le Public n'est plus mariage secret

Réponse de Mr Desfaucherets

Lorsque l'hymen et le hazard son frere
sans examen, sans l'aveu des amours.
ont enchainé, comme ils font tous les jours
à quelque humain, bon, mais peu fait pour plaire
beauté piquante, a la taille légère
à l'oeil brillant, au séduisant minois;
et que l'epoux orgueilleux de ses droits
avec son nom la conduit dans le monde;
tous aussitot accourent a la ronde
ces beaux galans et de ville et de cour
dans l'age heureux de bien faire et bien dire
experts cités en langage d'amour
et par lui même instruits à tout séduire

puis on les voit par un adroit détour
pour approcher la Dame qu'on envie
au bon mari prodiguer tour à tour
discours polis, compliments flatterie
et de leurs soins le berçant chaque jour
se faire avec un art égal au votre.
ami de l'un, pour être amant de l'autre.
aimable auteur favori d'apollon
qui m'endormés par le plus doux poison
en me disant le mari de thalie
j'ai deviné votre cajolerie
vous faites là le métier de garçon.
oui vous trouvez ma Dame fort jolie
je sais de plus qu'au pié de l'hélicon
cette beauté toujours fille et coquette

a qui déja vous avez dit fleurette
vous a souri d'un air qui promet tout :
je le crois bien la fripone a du gout
aussi je vois votre adresse secrette
Ces beaux bouquets que votre main me jette
Sont tous pour elle, et mon cœur vous absout
Courtisez là, rendez la peu fidèle
mari je dois être trompé par elle
faites du moins que je le sois pour vous
certes alors, loin d'en être jaloux
fier de ma honte et de son inconstance
votre bonheur, me fera d'une offense
un jour de gloire et le bien le plus doux.

Supplément au mémoire présenté au Roi le 20 aoust par S. A. S. Mgr Le Duc D'orléans acte 4 scene 9 du joueur par Mr DuCrets au mois d'octobre 1787

Je suis Sire, un marquis tout rempli de Merite
Le rang, le coeur, le bien, tout en moi solicite
je dois être content de moi partout pays
on le seroit à moins, allons saute marquis.
que mon sort est heureux! Le ciel à ma naissance
a répandu sur moi, sa plus douce influence
je fus je crois paitris par les mains du bonheur
car j'ai tout ce qu'il faut, pour être controleur
mon esprit n'est-il pas d'une trempe assez fine
Pour régir à la fois la guerre et la marine
le corps diplomatique ainsi que mon pays

que me manque t-il donc ! allons saute marquis !
j'ai du Royaume entier la place la plus belle
je m'y suis fait déja une gloire immortelle ;
mais L'amour de mon Roi, me force a lui parler
des tristes vérités que l'on veut lui cêler
la france est aux abois, une guerre intestine
va dans son propre sein, décider sa ruine
Bien mieux que Richelieu, Colbert et Mazarin
je saurois de L'Etat enchainer le destin
je connois le calcul, les aydes, la Gabelle
Le Centieme denier, des fermiers la séquelle
j'ai trente mille écus de rente a fond perdu
dans la société je suis le bien venu
Personne plus que moi, dans un cercle ne brille
L'on me fête à la cour, a la ville, a la grille
quand a L'Esprit, l'on sait qu'il est des plus exquis
que me manque t-il donc, allons saute marquis.

Je voudrois cependant esclave de la gloire
que l'on vit un Du Cretz au temple de mémoire
J'en crovois le moyen, Sire, aussi sur qu'aisé
le bien de votre Etat s'y trouve interessé
il suffit de changer tout votre ministère
tout ce qui le compose est très loin de bien faire
Dès que vous m'aurez fait ministre Principal
je ne tarderai pas a détruire le mal
vous obtiendrez L'amour et des grands et des Princes
du bourgeois, du manant, de toutes vos Provinces
enfin votre pouvoir étonnant L'univers
Pacifira L'Europe et L'empire des Mers!

Signé Le M. Du Cretz

Table Alphabetique des Pièces contenues dans ce Volume

A

Avis important sur m. de Voltaire arrivé à Paris le 10 fevrier 1778. p. 94
à Bon chat, Bon Rat, fable allégorique - - - - - - - - p. 204

E

Epitre à un mari - - - - p. 37
Epitre Julie à Celadon - - p. 41
Epitre a zephirine. par m.r Bonnard officier d'artillerie - - - - p. 48
Epitre a zirphé, par Dorat - - p. 57
Epitre a m.r turgot par Voltaire. p. 72

Epître à mad^e La Comtesse de la tour du Pain - - - - - - - p. 127
Epître à m^rs du Camp de St Roch, par m. de Beaumarchais - - p. 182
Epître à L'indifférence - - - p. 184
Epître, à ma Moitié - - - p. 187
Epître, à mesd^es amelie et aglaé - - - - - - - p. 188
Epître, à ma femme - - - p. 189
Epître, à marie pleine de graces. p. 191
Epître, à mon frere - - - p. 193
ibid du même au même - - p. 199
ibid - - - - - - - - - p. 201
ibid - - - - - - - - - p. 203
Epître, aux prisonniers de la Bastille et au Prince de Rohan à L'occasion de sa détention - - - p. 229

I

Inscription de La Porte de Paris, a nevers, construite en 1746 - - - p. 38
Imprécation contre Lail, traduite de L'ode d'horace à Mécènes - - - - p. 153

L

L'amour et les vents, conte - - p. 160
Le Roi, le Paysan, et L'hermite - - p. 166
Le Moine et La mouche, fable, par M. de Ségur - - - - - - - - p. 168
Le Coq, fable, par le meme - - p. 173
La femme en couche, conte - - p. 174
Le Songe et le Réveil de messire Jean conte, par le même - - - - p. 175
L'Enfant, le miroir et la riviere -

Conte, par Le Même - - - - p. 178
Le Duc, et les deux médecins conte
historique, par m. de Reuillere - p. 206
Le Lac et le torrent. par m. de Ségur. p. 213
Le Ruban de Délie - - - - - p. 225

O

Ode, anacréontique - - p. 1ere
Ode, anacréontique par m. Le Comte
de Tressan, à melle Gaussin - - p. 63
Ode, anacreontique, par le même
à mad. de Genlis - - - - - p. 67
Ode, à m. de Chevert. - - - p. 116
Ode, a m. de Chevert. - - - p. 132
Ode, de m. Le chevalier de Bouflers
à son Portier - - - - p. 157

P

Portrait de mlle de Malezieu, par mlle de Beaumarchais - - - p. 96
Portrait du charlatanisme fait par Lui même, par Le P. Cérutty - - p. 218

R

Réponse de mad. de semonville, à mad. D'arconville - - - - - - p. 35
Requeste présenté au Roi, par les fiacres, a choisy, Le 4 octobre 1777 - - p. 92
Réponse aux vers de Gresset, sur les tableaux exposés, à L'académie Royale de Peinture, au mois de 7bre, 1737 - p. 26

S

Songe, par m. de Voltaire - - p. 39

Sonnet - - - - - - - - - p. 131
Sesostris, par m. de Voltaire - p. 43

T

Traduction, d'une Epitre de Properce, à Tibule, par m. de Voltaire - - p. 89
Traduction, d'une des Métamorphoses d'Ovide, hist. de Mirrha par mad^e de La Luzerne - - - - - - p. 99

V

Vers, à mad^e de Sémonville p. 7
Vers, à la même, Par. m. Gresset - p. 16
Vers, à L'abbé chauvelin, par Gresset. p. 19
Vers, sur La mort de mad^e de Genlis, par m. Le Comte de Tressan - - p. 70
Vers, a Mad^e Neker, par Voltaire - p. 75

Vers, de mad^e Berthelot de Livernois - p. 77
Vers, par m. de Beaumarchais - - p. 81
Vers, sur les tableaux exposés au Louvre, en 1777 - - - - - - - - - - - - p. 87
Vers, par m. de savalette - - - p. 113
Vers, par m. le Vicomte de Maurois - p. 141
Vers, par m. l'abbé de Cerutty, pour m^es d^es de Cossé et de Brancas - - - p. 155
Vers, par m. de S^te hermine, à mad^e de Depont, Intendante de Metz - - p. 180
Vers, sur la chute de la Princesse Charlotte - - - - - - - - - - p. 209
Vers, à m le Comte de Rochambeau, par Monseigneur le Duc d'Enghien - p. 211
Vers, à hilas - - - - - - - - - p. 228
Vers, sur la Comèdie de Mr de Beaumarchais

Intitulée Le Mariage de figaro. - p. 216
Vers, sur Le Colin maillart, par
Mr Benoist - - - - - - p. 223
Vers, à Cagliostro - - - - - p. 233
Vers, à m. Desfaucheret, auteur du
mariage secret, par m. Noel - - - p. 235
Vers, par m. Desfaucheret - - p. 237
Vers, Par m. Ducretz - - - p. 240



